

Madame Déjerine 1859-1924 / [Augusta Dejerine-Klumpke].

Contributors

Déjerine-Klumpke, Augusta Marie, 1859-1927.

Publication/Creation

Paris : Masson, 1929.

Persistent URL

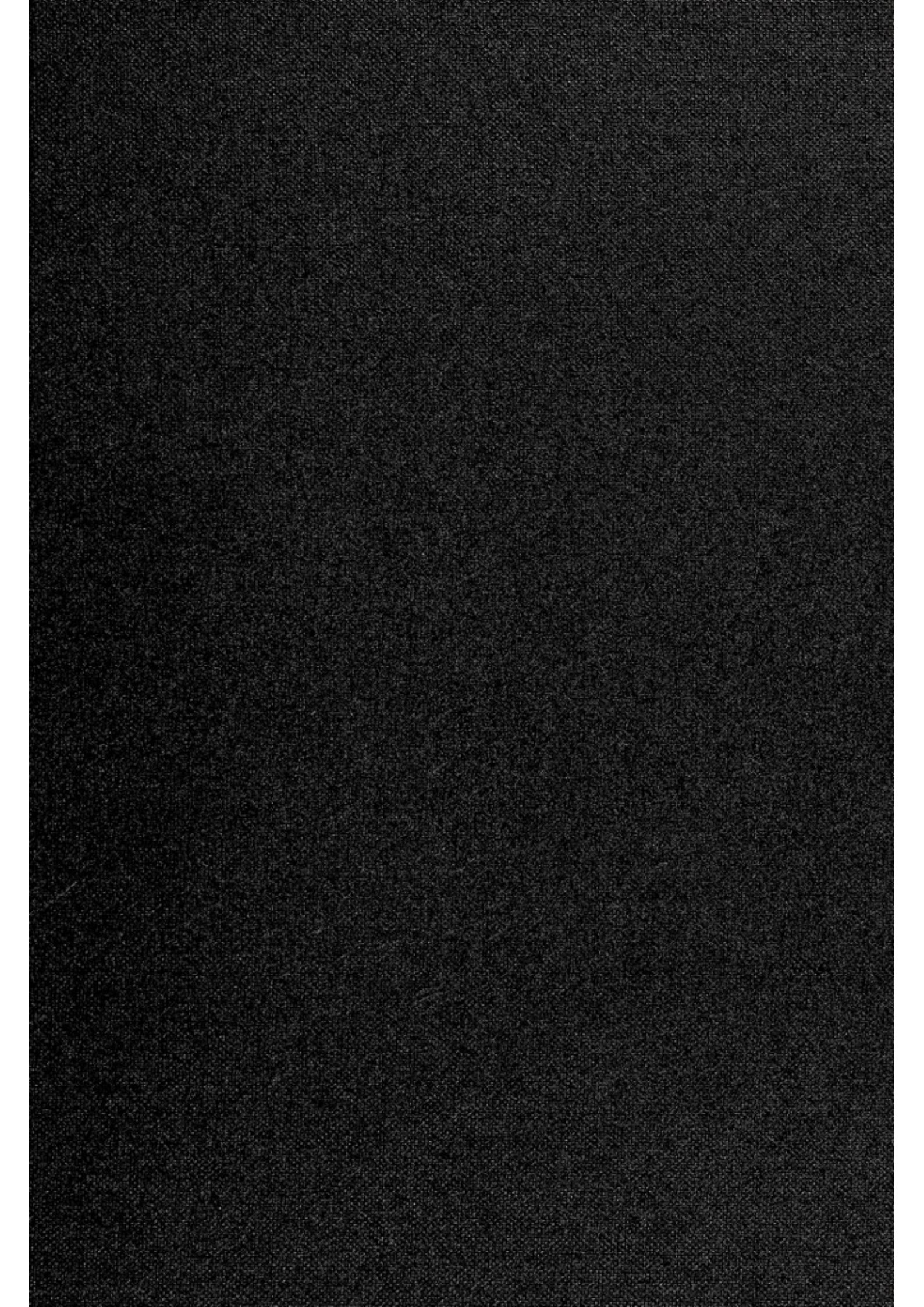
<https://wellcomecollection.org/works/t84sezjc>

License and attribution

Conditions of use: it is possible this item is protected by copyright and/or related rights. You are free to use this item in any way that is permitted by the copyright and related rights legislation that applies to your use. For other uses you need to obtain permission from the rights-holder(s).

**wellcome
collection**


Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>



+ 84493



22101142866



Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
Wellcome Library

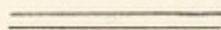
<https://archive.org/details/b29931630>

M_{ADAME} **DEJERINE**

1859-1927

M_{ADAME} **DEJERINE**

1859-1927



MASSON et C^{ie} ÉDITEURS

1929

WELLCOME LIBRARY
General Collections
M
8238



AUGUSTA DEJERINE-KLUMPKE

1859-1927.

PAR

ANDRÉ-THOMAS

EN prenant la plume pour retracer dans ses grandes lignes la carrière si brillante et si exemplaire de M^{me} Dejerine-Klumpke, j'éprouve une profonde émotion dans laquelle se mêlent la fierté et la reconnaissance d'avoir appartenu à une école, qui a acquis une réputation mondiale si légitime et qui a exercé sur ma vie scientifique une si grande influence. Parmi les élèves des Dejerine je ne suis ni le plus ancien ni sans doute le plus autorisé, mais je me flatte d'être celui qui a été le plus associé à leurs travaux et qui a vécu le plus près de ce foyer incomparable. J'apprécie avec un vif sentiment de gratitude l'honneur que me témoigne la direction de l'*Encéphale* en m'invitant à écrire ces quelques lignes.

C'est en 1893 que je fus introduit chez M. Dejerine, alors agrégé et médecin chef à l'hospice de Bicêtre, par mon regretté ami E. Chrétien, interne du service. Déjà en lutte avec le terrible mal qui devait l'emporter quelques années plus tard, il me pria de le suppléer; la tâche n'était pas facile car mon camarade était doué des plus belles qualités intellectuelles et d'une grande érudition; ce n'est pas sans quelque appréhension que j'affrontais une comparaison aussi redoutable. Je ne faisais d'ailleurs que devancer de

deux ans le moment où je devais prendre mon rang d'interne dans le service de M. Dejerine, vers qui m'avaient orienté des camarades bien renseignés et mon regretté maître Charrin.

C'est à Bicêtre que je rencontrai pour la première fois M^{me} Dejerine, qui fréquentait le laboratoire et aidait M. Dejerine à amasser, classer et étudier les matériaux qui devaient être utilisés par la suite dans des travaux justement célèbres.

Je fus impressionné par ce regard clair à la fois si profond et si mobile, par cette physionomie alternativement sérieuse et souriante. Je fus frappé bien davantage après quelques rencontres par son enthousiasme et son ardeur au travail, le soin, la régularité, la méthode qu'elle y apportait, puis à mesure que je fus plus apte à discerner, par la perception immédiate du sens suivant lequel devaient être dirigées les recherches, à propos de tel ou tel cas, d'après l'observation clinique, la nature et le siège de la lésion. Toujours une idée directrice, mais aussi une adaptation immédiate de la technique appropriée. Des notes précises, rédigées dans un style clair, lorsqu'une pièce anatomique était recueillie; rien n'était livré au hasard, ni même à la fidélité de la mémoire. Les mêmes qualités, je les avais trouvées chez M. Dejerine au cours de ses examens cliniques et anatomiques. Je me sentais vivre dans une atmosphère de probité et de foi scientifique, à côté de ces deux êtres, que la destinée avait si judicieusement accouplés. Je me félicitai, dès ce premier contact, du choix de « mes maîtres ». Je ne les ai jamais séparés ni dans mon esprit, ni dans mon affection. Comment dissocier mes sentiments vis-à-vis de deux êtres si complètement unis!

De même que mes devanciers, je fus initié par M. et M^{me} Dejerine à la clinique et à l'anatomie pathologique du système nerveux; comme eux je pénétrai dans leur foyer

familial où les élèves étaient invités à se réunir le dimanche soir. J'y retrouvais Huet, Sollier, Auscher, Macaigne, Flandre, Sottas, Touche, Vialet, E. Long; l'année suivante Mirallié, Poix; nous y étions accueillis avec la plus grande cordialité, comme les enfants de la maison. On y causait des malades intéressants examinés au cours de la semaine, des cas anatomiques, dont l'examen approfondi devait faciliter la solution de divers problèmes, mais aussi de beaucoup d'autres questions scientifiques et non scientifiques. Les maîtres de céans se plaisaient à évoquer le souvenir de leurs anciens chefs. Celui de Vulpian revenait souvent comme l'une des plus belles et des plus nobles figures médicales.

Parmi les qualités de M^{me} Dejerine, excellente maîtresse de maison, nous apprécions sa simplicité, quel que soit le sujet abordé au cours de la conversation; cependant elle était déjà une personnalité, elle jouissait d'une grande renommée; elle était auréolée des succès, je pourrais écrire du triomphe que lui avait valu le concours de l'internat.

Augusta Klumpke naquit à San Francisco le 15 octobre 1859. Son père John Gérard Klumpke, citoyen américain, élevé à la Nouvelle Orléans, suivit à la fois les cours du collège et un enseignement professionnel, comme c'était l'habitude en ces temps lointains dans les colonies. Il suivit également des cours de médecine. Dès le 20 août 1850 il fut inscrit comme un des premiers « territorial pionniers » et membre de la Vigilant Society, de San Francisco. Il y vécut 70 ans et mourut à l'âge de 93 ans. Il assista au merveilleux essor et au prodigieux développement de cette ville qui n'était en 1849 qu'une petite mission espagnole, construite sur les dunes. Il devint un homme d'affaires de premier ordre et fut considéré comme le citoyen connaissant le mieux l'histoire de San Francisco, à qui l'on faisait tou-

jours appel lors de litiges ou de discussions sur les terrains.

Sa mère, née à New-York, vint habiter à San Francisco à l'âge de 17 ans et elle y épousa à l'âge de 20 ans, John Gerard Kumpke. De cette union naquirent d'abord quatre filles, — Augusta Klumpke était la deuxième — puis beaucoup plus tard un fils et une fille.

Une maladie sérieuse de sa fille aînée, décida d'un voyage en Europe de M^{me} Klumpke et de ses quatre enfants, d'abord en France où Nélaton fut consulté, puis en Allemagne. Après un séjour de deux ans en Europe, pendant lequel les deuxième et troisième filles furent placées dans une école de Berlin où elles se perfectionnèrent dans la langue allemande et apprirent la langue française, la musique, la famille retourna à San Francisco, où Augusta Klumpke suivit avec ses sœurs les classes de la « High School, Valencia Street », école remarquablement bien organisée au point de vue de l'hygiène et de la discipline. Les cours de l'école étaient complétés à domicile par des leçons d'allemand, de musique, de danse, de dessin. Augusta Klumpke parlait alors couramment l'allemand; elle lisait avec passion l'*Iliade* et l'*Odyssée*, les contes de Grimm, les contes d'Andersen.

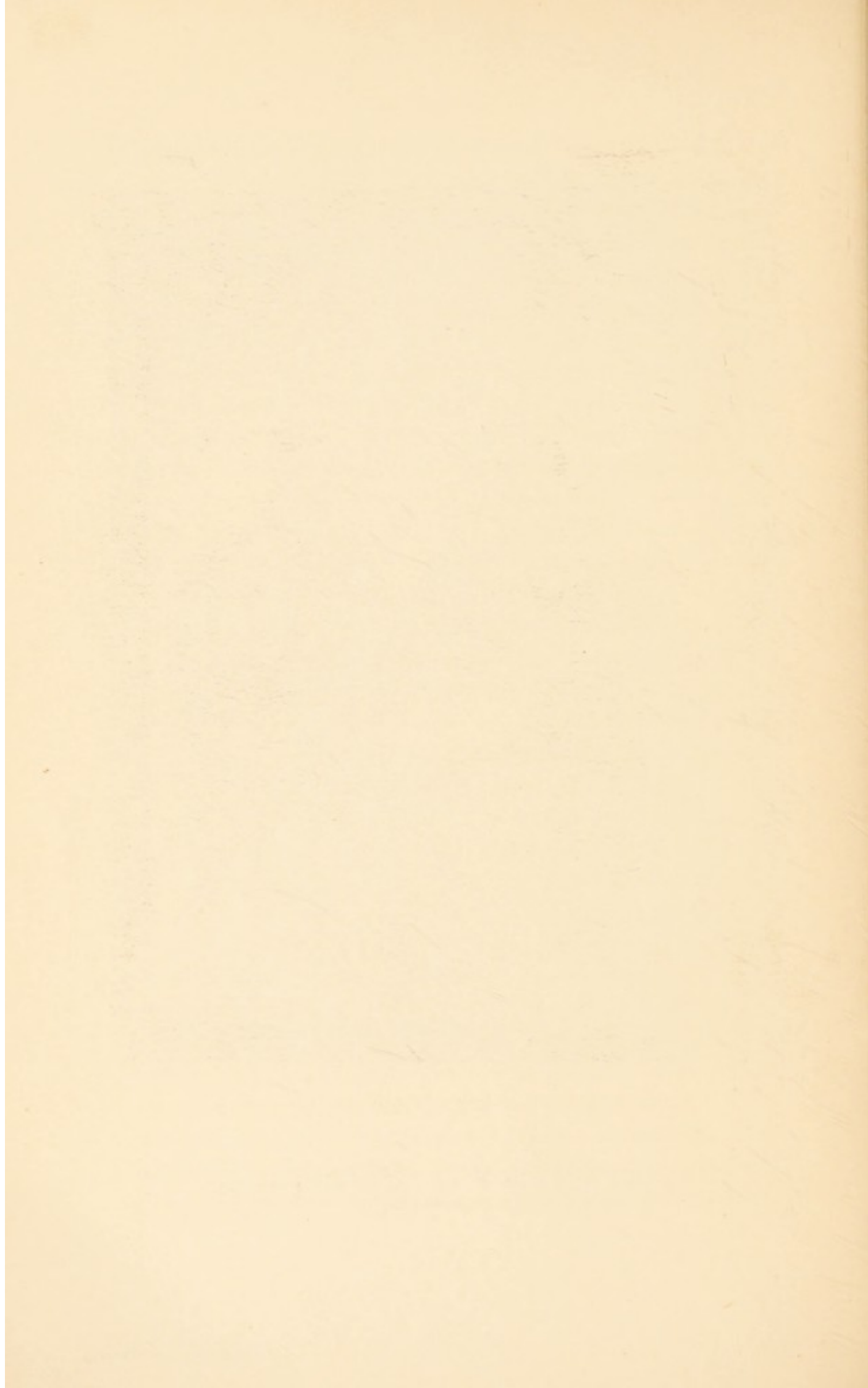
A la suite d'événements douloureux, M^{me} Klumpke s'embarqua de nouveau pour l'Europe avec ses six enfants en 1871, se promettant d'élever ses filles de façon qu'elles puissent dans l'avenir se tirer d'affaire et se suffire à elles-mêmes. Elle se réfugia auprès d'une cousine à Gottingue; ses deux filles aînées — Augusta avait alors douze ans — furent placées dans un pensionnat à Cannstatt, près de Stuttgart. Deux ans plus tard, toute la famille était réunie au fond du lac de Genève, au-dessus de Clarens.

Durant les deux années passées à Cannstatt, les deux jeunes filles commencèrent des leçons de français; Augusta Klumpke possédait suffisamment le français pour suivre



MADAME DEJERINE ENFANT AVEC SES PARENTS.
San-Francisco 1862.

(d'après un daguerréotype)



ensuite les classes faites dans cette langue à l'École Supérieure des jeunes filles de Lausanne. Elle reçut en outre des cours de science, de chimie, d'histoire naturelle des professeurs de l'Université. M^{me} Klumpke n'avait reculé devant aucun sacrifice pour assurer l'instruction parfaite de ses enfants, bien que ses moyens d'existence fussent relativement restreints.

Les examens une fois passés et les diplômes obtenus, M^{me} Klumpke destinait sa fille Augusta à l'enseignement; mais celle-ci manifestait peu de penchant pour cette carrière et même une assez forte répugnance; peut-être réfléchissait-elle que les professeurs ne trouvent pas toujours une vie heureuse au milieu de leurs élèves, qu'ils deviennent parfois leurs souffre-douleur; sans doute aussi sa nature indépendante, active, se sentait-elle d'autres aspirations; mais elles étaient assez indéterminées. Le hasard les précisa; un jour, en ouvrant un journal de modes, *La Mode illustrée*, éditée chez Firmin Didot, sa mère lut qu'une femme, M^{me} Madeleine Brès, avait passé sa thèse de doctorat en médecine à la Faculté de Paris. Elle se souvint alors d'une réflexion que lui avait faite leur médecin de famille de San Francisco : « Madame, si vous pouvez faire de votre deuxième fille un médecin, n'hésitez pas ! » A quoi tiennent les destinées ! Ceux qui croient avant tout à l'atavisme pourraient invoquer les quelques connaissances de médecine acquises par le père, qui lui furent parait-il d'un secours très précieux aux premiers âges de San Francisco ; la lecture d'un journal de modes, réveillant le souvenir d'une quasi prophétie médicale, me parait beaucoup plus décisive.

La proposition fut acceptée d'enthousiasme par la jeune fille; les études de médecine devaient continuer les études de sciences auxquelles Augusta Klumpke avait pris goût. Le choix de la faculté restait en suspens. Il ne fallait penser

ni à Genève, ni à Lausanne qui n'étaient pas encore dotées d'une faculté. A Londres, les femmes n'étaient admises à faire leurs études que dans un tout petit hôpital exclusivement consacré aux malades femmes. La faculté de Zurich était écartée à cause de la présence d'étudiantes nihilistes russes. Cette fois encore, la bonne fée veillait sous les traits d'une dame parisienne, rencontrée au cours d'une villégiature dans la montagne (1877). Elle fit valoir tous les avantages de Paris, où toutes les ressources possibles sont groupées ; ateliers de peinture pour l'ainée des filles spécialement douée, cours à la Faculté de Médecine et à la Sorbonne, excellents lycées pour le fils, cours de premier ordre pour les jeunes enfants. Dès le mois de septembre 1877, M^{me} Klumpke faisait un saut à Paris et était reçue par le secrétaire de la faculté de Médecine, le secrétaire de la faculté des Sciences à la Sorbonne, le directeur de l'Académie Jullian, le proviseur du Lycée Louis-le-Grand, la directrice d'un cours de jeunes filles rue Gay-Lussac. Au mois d'octobre la famille était installée à Paris et aussitôt au travail.

Dans le beau discours qu'elle prononça au nom des anciens élèves de Vulpian le 8 mai 1927, à la faculté de Médecine, à l'occasion du centenaire de l'illustre physiologiste, M^{me} Dejerine a rappelé les démarches qu'elle fit pour prendre sa première inscription. Vulpian qui était alors doyen n'était pas de l'avis du parti politique représenté par Jules Ferry, Spüller, Gambetta, P. Bert, favorable au mouvement d'émancipation de la femme. Il tenta de la détourner vers l'École de Pharmacie, la Sorbonne ou la Faculté des Sciences ; il s'appuyait sur la longueur et l'aridité des études et il lui faisait un tableau peu reconfortant des allures indépendantes de la jeunesse médicale, difficile à régenter. Il insistait aussi sur sa jeunesse, les dix autres femmes inscrites étaient âgées de 30 à 45 ans.

Cette argumentation se heurtait à une idée trop arrêtée et à une volonté trop résolue, devant laquelle elle ne pouvait que se briser!

La première année passée à l'école de Médecine était une année de sciences; l'instruction était complétée par des cours de sciences suivis à la Sorbonne. La deuxième année était consacrée à l'anatomie et à la dissection dans le pavillon de l'enseignement libre. M^{me} Dejerine m'a exposé à maintes reprises tout le profit qu'elle avait tiré de cet enseignement intensif : deux leçons d'anatomie par jour, trois heures de dissection avec interrogatoire. Je m'en suis aperçu plus d'une fois, lorsque nous nous remémorions cette anatomie si compliquée des nerfs et en particulier des nerfs crâniens, dont elle connaissait le trajet et la distribution dans leurs moindres détails ou bien au cours des autopsies que nous eûmes l'occasion de pratiquer ensemble. Elle suivit cet enseignement anatomique pendant trois hivers et fut pendant deux ans le préparateur du P^r Fort. Il appréciait si bien les dons et la valeur de son élève qu'il l'engagea à demander au directeur de l'Assistance publique l'autorisation de participer au concours de l'externat des Hôpitaux de Paris. Elle lui fut refusée.

Les matinées se passaient à l'hôpital; Augusta Klumpke fit alors régulièrement ses stages dans les services de Lancereaux, Gallard, du P^r Jaccoud, de Terrillon, du P^r Duplay. Elle suivait pendant le semestre d'été l'après-midi, les consultations de Fieuzal aux Quinze-Vingts, elle travaillait encore au laboratoire d'histologie du D^r Latteux et elle suivait le cours d'histologie du P^r Ranvier au Collège de France. Le dimanche matin elle ne manquait pas d'assister à la leçon clinique de Charcot à la Salpêtrière ou de Magnan à l'asile Sainte-Anne. Son temps était bien rempli.

L'année 1880 marque une date décisive dans sa vie. Elle

entra alors comme stagiaire dans le service de la Clinique médicale du P^r Hardy à la Charité. M. Dejerine était chef de clinique et M. Landouzy, médecin des hôpitaux, professeur agrégé, faisait le cours de vacances. Elle est tout d'abord accueillie avec quelque méfiance par Hardy, peu favorable au mouvement féministe, mais son assiduité, ses observations intelligemment prises, sa connaissance parfaite des langues, les examens de laboratoire bien menés entraînent un revirement rapide du maître. Elle est accueillie dans sa famille avec une bienveillance et une bonne grâce dont elle lui conservera une profonde reconnaissance. M^{me} Hardy l'invite à ses mardis où défilent les plus hautes personnalités médicales.

C'est dans le service de Hardy que s'ébauche entre M. et M^{me} Dejerine l'idylle qui devait être consacrée neuf ans plus tard par leur mariage. Les premières impressions du chef de clinique, nous les connaissons grâce aux lettres retrouvées dans les archives de sa mère : « Cette jeune étudiante est charmante... elle a toutes les qualités possibles. » Il se plaît dans la famille de cette jeune fille à cause de la franche gaieté qui y règne et de la cordialité de tout le monde. L'étincelle du premier jour qui ne s'était tout d'abord avouée qu'amitié, n'était en réalité qu'affection et amour. L'inclination réciproque se dessine. M. Dejerine va décider irrésistiblement de la carrière médicale de cette jeune fille. Il l'amènera au laboratoire de Vulpian. Elle travaille sous sa direction. Plus il la voit, plus il se dit : « Voilà la femme qu'il me faudrait¹. »

Après un stage à Saint-Louis dans le service d'accouchement de Porak et un stage dans le service d'enfants de Grancher, elle est admise à concourir à l'externat des hôpitaux de Paris, grâce aux efforts et à la campagne

1. Le P^r J. Dejerine par E. Gauckler (1922).

acharnée menée par M^{lle} Blanche Edwards. Elle prépare avec elle le concours dans la conférence de Queyrat et d'Augusta Broca. Les deux étudiantes furent admises.

La première année d'externat se passe chez Empis à l'Hôtel-Dieu; la visite est terminée à huit heures, ce qui lui laisse des loisirs pour se rendre aux cliniques de Charcot à la Salpêtrière, aux cliniques de Magnan à Sainte-Anne, chez Germain Sée à l'Hôtel-Dieu, chez Alfred Fournier à Saint-Louis. Pendant ses deuxième et troisième années d'externat elle est attachée au service de son éminent maître Vulpian.

Dès la première année de leur externat, M^{lles} Klumpke et Edwards suivent des conférences d'internat sous la direction de Queyrat, Legendre et Colleville. M^{me} Dejerine se plaisait à rappeler tout ce qu'elle devait à ces excellents maîtres de conférence et en particulier à Queyrat, qui poussait le dévouement jusqu'à faire aux deux candidates une sous-conférence afin de les entraîner davantage au concours.

L'internat des femmes devait rencontrer une semblable hostilité, même une hostilité plus grande que l'externat, de la part du monde médical. La presse s'en mêle, les internes font signer des pétitions par leurs chefs contre la candidature des femmes. A leur tour, les externes femmes font signer par un certain nombre de professeurs à l'École de Médecine, de médecins et chirurgiens des hôpitaux une pétition dans laquelle ils pensent qu'il y a lieu d'autoriser les dames externes des hôpitaux à prendre part au concours de l'internat. Cela leur paraît juste, logique, sans inconvénient. En tout quarante-quatre signatures. Les noms! Verneuil, Charcot, Fournier, G. Sée, Jaccoud, Duplay, Ball, Damaschino, A. Gautier, Baillon, Robin, Sappey, P. Bert, Dujardin-Beaumetz, Landouzy, Th. Anger, Joffroy, Gouguenheim, Lallier, Grancher, Péan, Raymond, Empis,

Vidal, de Saint-Germain, Pinard, Paul Berger, Constantin Paul, Marchand, Blanchard, B. Anger, Dejerine, Brissaud, de Beurmann, Cuffer, Bar, Porak, Maygrier, Pengrueber, Hutinel, Landrieux, Ch. Perier, Farabœuf, Blachez. La majorité reste hostile.

La plupart de ces voix s'éteignent, lorsqu'il s'agit de voter à la fin d'une assemblée plénière réunie en vue de trancher le différend. Seuls Landouzy et un autre membre du corps médical des hôpitaux dont le nom m'échappe, avaient conservé la suite de leurs idées¹.

Malgré l'avis contraire du doyen de la faculté de Médecine, de la Société médicale des hôpitaux, de la Société des chirurgiens, du Conseil de surveillance de l'assistance publique et sur l'injonction de Paul Bert, ministre de l'instruction publique, ouvertement rattaché au grand mouvement d'émancipation de la femme, le Préfet de la Seine autorisa l'internat des femmes. Pour une fois la politique avait fait de la bonne besogne.

M^{lle} Klumpke se présenta pour la première fois en 1885. Elle concourut tout d'abord sur les rapports de l'estomac et du duodenum, les signes et le diagnostic du choléra asiatique, mais le concours fut aussitôt cassé, les copies ne furent pas lues, par suite d'indiscrétions de certains membres du Jury. Passons!

Le concours fut recommencé et les questions suivantes sortirent de l'urne : circonvolutions de l'écorce cérébrale, signes et causes de l'hémiplégie organique. La composition de M^{lle} Klumpke est cotée 29 sur 30, la meilleure note donnée à l'écrit; chose inouïe, malgré l'opposition générale, c'est une femme qui l'obtient, la supériorité de l'épreuve, il est vrai, était telle que le jury avait dû s'incliner. Mais la beauté du geste était singulièrement atténuée par la réserve

1. On pourrait s'étonner de ne pas voir figurer le nom de Dejerine parmi ces ultimes protestataires. Il était alors absent de Paris.

qu'il y ajouta; la candidate fut avertie qu'elle ne serait nommée qu'à la condition que son épreuve orale fût de tout premier ordre, sinon elle serait coulée. Ce qui arriva. Après l'épreuve d'anatomie qui était très complète (artère poplitée), les petits papiers circulaient entre les membres du Jury pour savoir si on la nommerait première. La question de pathologie ayant été moins bien traitée, on lui donna la note 11, dix pour l'anatomie, un pour la pathologie. Elle ne fut nommée que deuxième interne provisoire.

La candidate n'était pas femme à se décourager; la lutte était engagée et elle devait la poursuivre jusqu'au bout. Au concours de 1886 elle obtint encore la meilleure note à l'écrit et elle fut nommée 16^e interne titulaire; pour la première fois une femme était nommée interne des hôpitaux de Paris.

Comme interne provisoire M^{me} Dejerine fit des remplacements dans les services de Paul Berger, Gérard-Marchant, Empis. Pendant sa première année de titulariat, elle fut attachée au service de Balzer à l'hôpital de Lourcine et pendant sa deuxième année au service de Landouzy. Elle se maria et son internat fut interrompu.

Les partisans de l'émancipation de la femme avaient remporté déjà un succès important en obtenant pour les étudiantes l'autorisation de se présenter à l'internat; M^{lle} Klumpke avait démontré par un argument irrésistible que les femmes étaient en mesure de passer l'un des concours réputés les plus difficiles. La cause du féminisme n'était-elle pas définitivement entendue? Les succès des femmes aux concours de médecine et aux autres concours ne surprennent plus personne aujourd'hui, mais que l'on se reporte à quarante ans en arrière; que d'obstacles apportés à l'émancipation de la femme, quels conflits d'opinions, quels bouleversements apportés à la coutume et à la tradition!

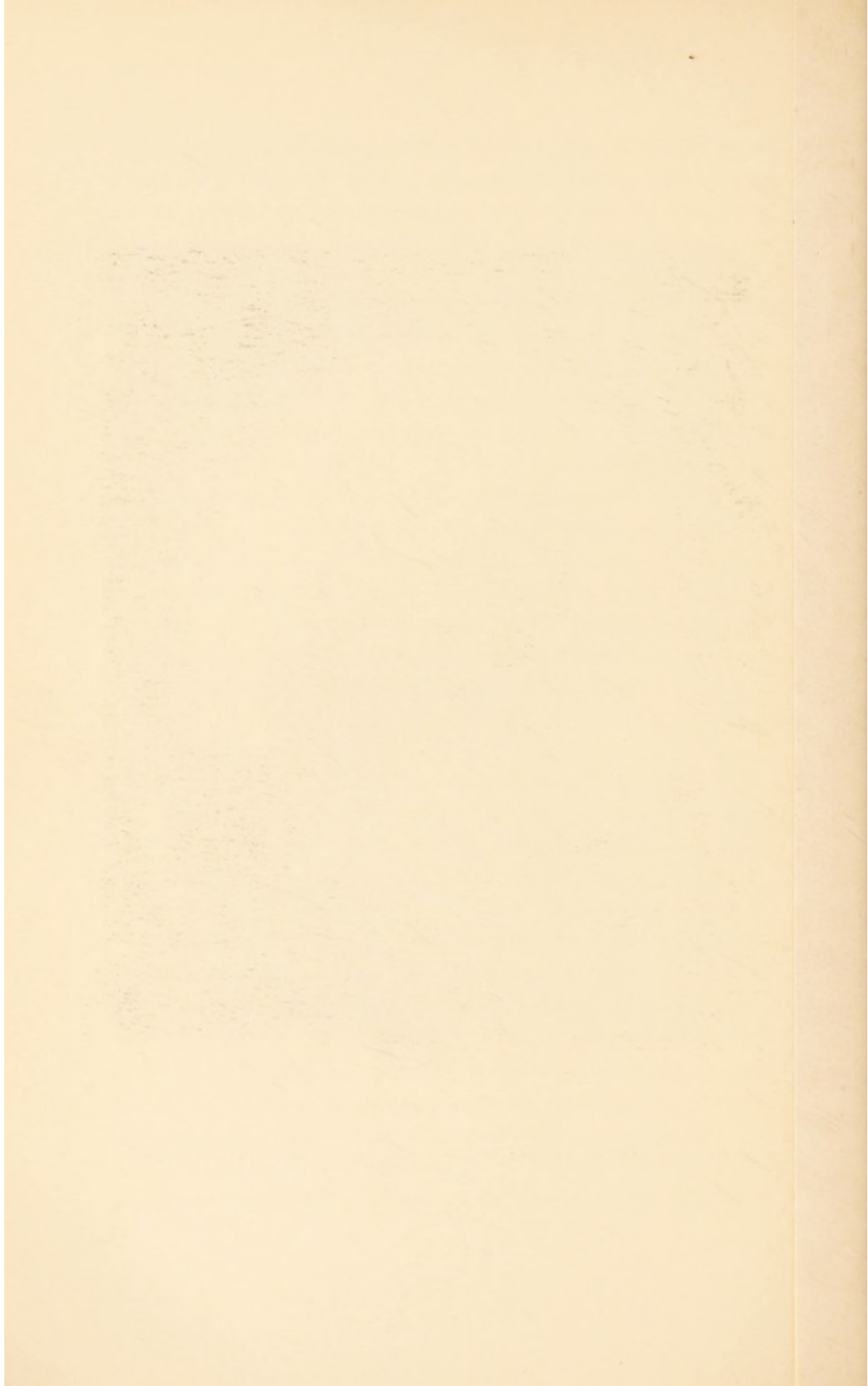
Augusta Klumpke appartenait à une famille dont les filles devaient se signaler dans divers domaines. Sa sœur aînée est un peintre distingué dont les œuvres ont été plusieurs fois couronnées; deux autres sœurs devinrent des musiciennes de grand talent. Sa sœur Dorothee qui épousa un astronome anglais, Isaac Roberts, membre de la Société royale de Londres, acquit ses diplômes de licence et de doctorat ès sciences mathématiques. Sa thèse fut la première soutenue par une femme en Sorbonne (1893); elle fut attachée à l'Observatoire, où elle dirigea le bureau des mesures de la carte photographique du ciel et elle représente actuellement la France dans le comité international de la carte photographique du ciel (section des nébuleuses). Une telle éclosion de talent et de science dans la même famille ne représente-t-elle pas un cas psychologique très remarquable? Pour mettre en valeur des intelligences si bien douées, n'a-t-il pas fallu cependant un préparateur de premier ordre. Comme l'a écrit M^{me} Dejerine dans des notes que sa fille a eu le bonheur de découvrir : « Il me semble que ma bonne et chère mère n'a pas trop mal réussi l'éducation de ses enfants. C'est à elle qu'en revient tout le mérite; elle fut une mère admirable, d'une noblesse d'âme, d'une élévation de sentiment, d'une abnégation absolue. Elle ne vivait que pour ses enfants. C'est elle qui nous apprit à ne nous laisser rebuter devant aucune difficulté, à persévérer quand même, à vouloir. »

« Grâce à elle, nous étions des privilégiées parmi les étudiantes de Paris, pour la plupart étrangères et isolées. Elle a su nous créer un foyer si chaud, si maternel, si accueillant, un intérieur ensoleillé, où toujours il y avait des fleurs, et où rayonnait sa bonté souriante et agissante. Elle dirigeait « sa ruche » avec une sage économie et nous entourait de beauté, beauté de la nature, beauté d'art, beauté de cœur. Nous étions sa joie et sa fierté. Elle était



MADAME DEJERINE ET SA SŒUR MISS ANNA RLUMPKE, ENFANTS.

San-Francisco 1864.



tout pour nous. » Ces lignes ne s'appliquent-elles pas aussi bien à celle qui les a écrites? Chez l'une et l'autre, ce fut la même sentimentalité, la même énergie, la même bonté, le même culte du beau.

Lorsque M. Dejerine épousa M^{lle} Klumpke (1888), il était médecin des hôpitaux (1882) et professeur agrégé (1886), médecin titulaire de l'hospice de Bicêtre (1887). Il trouvait en elle une collaboratrice idéale. Ils allaient vivre la plus belle vie scientifique qu'on puisse imaginer (P. Renaut). Ils devenaient les Dejerine, appellation symbolique que leur conservera la postérité.

Les débuts furent modestes, M. Dejerine n'ayant commencé à faire de la clientèle qu'après sa nomination de professeur agrégé; ils s'installèrent dans le petit entresol du 168 boulevard Saint-Germain, où les premiers internes les connurent; mais l'ascension fut rapide. L'estime générale dans laquelle était tenu M. Dejerine tout autant pour sa valeur scientifique que pour ses qualités morales, lui assurèrent rapidement une très belle situation professionnelle.

M^{me} Dejerine fut une femme heureuse. Elle avait confiance en son étoile, et celle-ci ne lui ménagea pas ses rayons. Tous les succès de son mari lui procurèrent des satisfactions immenses, dans lesquelles l'orgueil, du reste légitime, tenait sans doute sa place; la joie de voir son mari récompensé d'un labeur opiniâtre et fécond restait néanmoins le sentiment prépondérant. Elle le vit ainsi nommer professeur d'histoire de la médecine et de la chirurgie (1901), puis professeur de pathologie interne (1907) et enfin professeur des maladies du système nerveux (1910). Son bonheur fut alors à son comble; elle considérait à juste raison que son mari était réellement à sa place dans cette chaire pour laquelle le désignaient l'orientation de sa vie scientifique et ses travaux. Elle connut les joies de la maternité; sa fille

qu'elle avait si tendrement et si sérieusement élevée passa à son tour brillamment le concours de l'internat des hôpitaux. Elle la maria avec Et. Sorrel, le distingué chirurgien des hôpitaux et de l'hôpital de Berck; cette union lui donna trois petits enfants dont elle aimait à contempler les ébats.

Un an après son mariage, M^{me} Dejerine passa sa thèse de doctorat sur les *Polynévrites en général, les paralysies et les atrophies saturnines en particulier* (1889); les divers types cliniques de ces paralysies y sont minutieusement étudiés et à propos de chaque type le diagnostic est sérieusement discuté avec les affections similaires; en 1885 elle avait déjà publié un mémoire important dans la Revue de Médecine sur *les paralysies radiculaire du plexus brachial*; dans ce mémoire est décrite une forme spéciale de *paralysie radiculaire inférieure avec troubles oculo-pupillaires*, connue depuis sous le nom de *paralysie radiculaire du plexus brachial, type Klumpke*. Ce mémoire fut couronné par l'académie de Médecine (prix Godart, 1886).

M. Dejerine quitta Bicêtre pour aller s'installer à la Salpêtrière en 1895. La même année parut le premier volume de l'Anatomie des centres nerveux. Comme l'a écrit l'auteur dans la préface : « cet ouvrage est le fruit d'une collaboration assidue de plusieurs années; ma chère femme, M^{me} Dejerine-Klumpke y a contribué pour une large part, aussi ai-je tenu et ce n'est que justice, qu'il fût publié sous nos deux noms. » Cet ouvrage s'adressait au médecin et à l'anatomiste, surtout aux travailleurs qui entreprennent des recherches anatomiques et anatomo-pathologiques sur les centres nerveux, et qui ont besoin d'être guidés aussi bien au point de vue technique que de la lecture des coupes. Le mérite de cette œuvre n'est pas seulement d'instruire mais de faciliter de nouveaux travaux. Le succès en fut si considérable qu'il fut rapidement épuisé.

Le deuxième volume ne parut que six ans plus tard, en 1901; il n'était pas moins remarquable que le premier. Pour l'étude des dégénération secondaires, les auteurs avaient utilisé de nombreux cas, recueillis à Bicêtre, étudiés sur coupes microscopiques sériées, la seule méthode acceptée par eux dans ce genre d'études, et quelques cas recueillis à la Salpêtrière. La somme de travail représentée par ces deux volumes est considérable et cette œuvre devenue classique, est universellement réputée comme l'un des plus beaux monuments édifiés par les anatomistes et les neurologistes français.

M^{me} Dejerine venait travailler souvent au laboratoire de la Salpêtrière, qui occupait le premier étage du bâtiment Jacquart; elle y poursuivait ses recherches anatomiques et anatomopathologiques. Je l'y retrouvai en 1895 et en 1896, pendant mes deux dernières années d'internat que je passai chez M. Dejerine. Il m'y conserva ensuite comme chef de laboratoire. J'ai assisté ainsi à l'exécution de tous les grands travaux anatomiques et anatomopathologiques qui ont été publiés par les patrons, c'est ainsi qu'on les appelait, ou par les élèves. Pour ma part, je ne me rappelle pas avoir publié une étude anatomique sans avoir prié mes maîtres de bien vouloir examiner les coupes histologiques. Pressé par le temps, M. Dejerine me répondait souvent : « Demandez à madame Dejerine. » Plus versé qu'à mon début dans l'internat dans les questions neurologiques, je profitai davantage de son érudition et de sa compétence vraiment hors ligne. Elle s'exécutait d'ailleurs de la meilleure grâce et c'est toujours avec la même méthode, la même patience qu'elle examinait les séries de coupes. Tel cas était comparé à tel autre. Les coupes les plus intéressantes et les plus démonstratives étaient marquées; en quelques lignes les indications les plus indispensables étaient notées. M^{me} Dejerine prenait toujours un très grand intérêt à cette lecture

des coupes, qu'elles lui apportassent la confirmation d'un fait déjà signalé ou la révélation d'un fait nouveau.

Ce serait se représenter très incomplètement l'œuvre de M^{me} Dejerine que de se reporter exclusivement aux travaux publiés en collaboration avec M. Dejerine ou avec des élèves. Sa participation anonyme à de nombreux travaux ou à des thèses exécutés dans le laboratoire est considérable. Elle a bien voulu revoir les séries de coupes qui ont servi à ma thèse sur le cervelet. Je suis certain que les élèves qui ont bénéficié de la collaboration de M^{me} Dejerine m'approuveront de la mentionner, si grande est la garantie scientifique que ce contrôle apporte à leurs travaux. Je rappelle donc les thèses de Vialet sur les centres cérébraux de la vision et l'appareil nerveux visuel intracérébral (1893), de Mirallié sur l'aphasie sensorielle (1896); d'Ed. Long sur les voies centrales de la sensibilité générale (1899); de Comte sur les paralysies pseudo-bulbaires (1900); de Bernheim sur l'aphasie motrice (1900); de Roussy sur la couche optique et le syndrome thalamique (1907); de Jumentié, sur les tumeurs de l'angle ponto-cérébelleux (1911); de M^{me} Long-Landry, sur la maladie de Little (1911); de Pélissier sur l'aphasie motrice pure (1912).

Plusieurs travaux anatomiques ont été publiés par M. Dejerine, en collaboration avec M^{me} Dejerine : *La dégénérescence des fibres du corps calleux. Les connexions du ruban de Reil avec la corticalité cérébrale. Les connexions du noyau rouge avec la corticalité cérébrale. Les dégénérescences secondaires consécutives aux lésions de la circonvolution de l'hippocampe, de la corne d'Ammon, de la circonvolution godronnée et du pli rétrolimbique. Sur l'hypertrophie compensatrice du faisceau pyramidal du côté sain dans un cas d'hémiplégie cérébrale infantile. Le faisceau pyramidal direct. Les dégénération du cordon antérieur de la moelle. Les colonnes cellulaires des cornes antérieures de la moelle épi-*

nière chez l'homme. Contribution à l'étude des localisations motrices spinales dans un cas de désarticulation scapulo-humérale remontant à l'enfance. La plupart de ces travaux ont été publiés dans les comptes rendus de la Société de Biologie ou dans la Revue neurologique.

Plusieurs travaux neurologiques ont été publiés par M^{me} Dejerine seule : *Paralysie radiculaire totale du plexus brachial avec phénomènes oculo-pupillaires* (1908). *Dystrophie osseuse par aplasie de la substance spongieuse du corps basilaire de l'occipital* (Académie de Médecine, juin 1926. Mémoire de la Revue neurologique, 1926).

M^{me} Dejerine a pris une part importante à la discussion sur l'aphasie, à la société de neurologie (1908). Je rappellerai encore plusieurs travaux en collaboration : *A propos d'un cas de ptosis congénital de la paupière droite avec déficit cellulaire dans le noyau des III^{es} paires* (avec J. Dejerine, Gauckler et Roussy). *Les fibres irido-dilatatrices d'origine spinale* (avec André-Thomas). *Les fibres aberrantes de la voie pédonculaire dans son trajet pontin* (avec Jumentié). *Les fibres aberrantes de la voie pédonculaire et les champs sensitifs de la calotte ponto-bulbaire* (avec Jumentié). *Les synesthésies sus-lésionnelles d'ordre sympathique chez un paraplégique présentant un syndrome d'interruption subtotale de la moelle* (avec Regnard). *Atrophie de la partie temporale de la papille. Rétrécissement du champ visuel. Dyschromatopsie avec ébauche de signe d'Argyll-Robertson unilatéral dans trois cas de lésion de la moelle dorsale inférieure, etc.* (avec Regnard). *Tumeur intra-médullaire de nature complexe. Prolifération épithéliale et gliuse avec hématomyélie et cavité médullaire* (avec Jumentié). *Sur l'état de la moelle épinière dans les cas de paraplégie avec troubles dissociés de la sensibilité. Contribution à l'étude du trajet de certains faisceaux médullaires et du syndrome des fibres radiculaires longues des cordons postérieurs* (avec J. Dejerine et Jumentié).

Plusieurs savants m'ont demandé s'il était possible de faire la part de la collaboration de M^{me} Dejerine dans l'œuvre commune des Dejerine. Une telle discrimination me paraît impossible, si l'on envisage la conception générale et les résultats acquis. Toutefois, la partie purement technique, le choix des coupes, la disposition des planches, toute la partie iconographique revient davantage à M^{me} Dejerine. C'est sous sa direction qu'ont été exécutés les magnifiques dessins de Henri Gillet, qui illustrent les deux volumes de *l'Anatomie des Centres Nerveux*. M^{me} Dejerine excellait dans l'art de construire un schéma, qui résume toute une documentation, toutes les données définitivement acquises sur un système anatomique. A cet égard, sa collaboration est encore de premier ordre dans la *Semiologie des affections du système nerveux* qui a été écrite entièrement de la main de M. Dejerine. Combien sont démonstratifs tous les schémas qui concernent les syndromes protubérantiels, bulbaires, pédonculaires, les schémas en couleur des voies oculo-gyres, de l'innervation périphérique et radiculaire de la peau ou des muscles ; le schéma du neurone sensitif et de l'origine du contingent médullaire des voies sensitives secondaires ; de l'origine des voies sensitives secondaires du cordon antérieur de la moelle, du trajet bulbaire, protubérantiel, pédonculaire, des neurones sensitifs ; des différentes modalités cliniques du syndrome de Brown-Séguar, etc., etc...

On admire dans ces schémas complètement exécutés par elle, le respect de la proportion et de l'harmonie qui, avec la conception large et le soin des moindres détails, ne lui faisait jamais défaut. M^{me} Dejerine était à la fois une grande idéaliste et la plus minutieuse des réalisatrices. Personnellement je lui dois deux schémas en couleur dans lesquels elle a synthétisé mes recherches sur les voies cérébelleuses et sur le système sympathique. Elle a en outre dessiné de

fort belles planches anatomiques dont M. Dejerine se servait couramment dans son enseignement de la Salpêtrière.

Pendant la guerre, M^{me} Dejerine installa à la clinique Charcot avec M. Dejerine le service des blessés militaires de la Salpêtrière. Ce service comprenait trois cents lits et une importante consultation. A cette époque remontent de nombreux travaux en collaboration avec M. Dejerine et avec Mouzon, interne du service, sur les *blessures et les lésions des gros troncs nerveux* (les syndromes d'interruption, de compression, les syndromes dissociés, les syndromes d'irritation), *sur les blessures de la moelle épinière*. La plupart de ces travaux ont été communiqués à la Société de Neurologie. M^{me} Dejerine a présenté à la même Société avec M. Landau *une méthode de topographie cranio-encéphalique simple et pratique pour préciser, dans les blessures du crâne par projectile de guerre, la partie du cerveau lésée par le projectile et le siège de ce dernier* (Société de neurologie, 2 mars 1916); avec Jumentié, à la même société (1917), un *schéma topographique cranio-cérébral*. Elle a écrit avec Gauckler dans le traité de Pathologie médicale et de thérapeutique appliquée, un travail important sur les *radiculites*.

Après la mort de M. Dejerine (1917), M^{me} Dejerine fut invitée par la direction du service de Santé à organiser le service des grands infirmes de l'Hôpital des Invalides. Elle y fut secondée par quelques-uns des anciens élèves du maître : Ceillier, Regnard, Jumentié et moi-même. Après la guerre, ce service fut définitivement confié à Regnard, mais elle s'y intéressa toujours. C'est pendant qu'elle dirigeait ce service qu'elle découvrit et étudia *les paraostéo-arthropathies des grands paraplégiques* avec André Ceillier, qui en fit ensuite le sujet de sa thèse de doctorat.

Inquiète du sort qui serait réservé aux collections d'anatomie normale et d'anatomie pathologique du P^r Dejerine,

transportées en 1917 de la Salpêtrière à l'école de Médecine, dans le laboratoire du P^r Letulle, M^{me} Dejerine fit don à la faculté d'une rente de dix mille francs destinée à la fondation et à l'entretien d'un musée Dejerine (1920), dans lequel les savants français et étrangers pourraient consulter l'œuvre de M. Dejerine et même exécuter des travaux concernant la neuropathologie.

Ce Musée est définitivement installé au 2^e étage de l'Ecole Pratique. Toutes les collections sont classées, cataloguées ; M^{me} Dejerine y travaillait encore quand la maladie vint la surprendre et jusqu'au dernier moment sa pensée fut occupée par les dispositions à prendre afin d'assurer la pérennité de cette fondation.

C'est encore en mémoire du P^r Dejerine qu'un fonds de recherches scientifiques, provenant des libéralités de M^{me} et M^{lle} Dejerine a été constitué à la Société de Neurologie de Paris, à partir de l'année 1919. Les attributaires ont été J. Nageotte (*Observations sur les résultats fonctionnels de la greffe nerveuse morte et de la suture par affrontement*) ; André-Thomas (*Le réflexe pilomoteur*) ; Lhermitte (*Les syndromes anatomo-cliniques du corps strié chez le vieillard*) ; Jumentié (*Le syndrome des fibres radiculaires longues des cordons postérieurs*) ; Ch. Foix (*Sur le tonus et les contractures*) ; J. Tinel (*Les processus anatomo-pathologiques de la démence sénile*) ; Tournay (*Recherches expérimentales sur les effets sensitifs des perturbations sympathiques*) ; Barré (*Les troubles de l'appareil labyrinthique dans la syringobulbie*). M^{me} Dejerine a offert également un fonds de recherches scientifiques à la Société de Neurologie suisse, et à la Faculté de Médecine de Strasbourg.

Les travaux de M^{me} Dejerine lui avaient valu plusieurs récompenses. Elle était lauréate de la Faculté (Médaille d'argent des thèses), de l'Académie de Médecine (prix Godard, 1886), de l'Académie des Sciences (prix Lallemand,

1890). L'anatomie des centres nerveux avait obtenu le prix de la Société d'anthropologie de Paris (1895). Elle était membre titulaire de la Société de neurologie (1901) qu'elle présida en 1914 et 1915, de la Société astronomique (1904), membre de la Société de biologie (1924), membre honoraire de l'Académie royale de Turin (1922). L'Académie de médecine devait l'accueillir à la première place vacante. Elle fut nommée chevalier de la Légion d'honneur par le ministère de l'instruction publique (1913) et officier de la Légion d'honneur par le ministère de la guerre (1921).

La Société des Sauveteurs de la Seine lui décerna un prix (1906), offert par le Ministre des Beaux-Arts, comme récompense d'un acte de courage. Etant en vacances au Thalgut, elle aperçut une jeune fille entraînée par les courants de l'Aar et sur le point de se noyer. Elle n'hésita pas à se jeter à l'eau : elle réussit à saisir cette jeune fille et à la ramener à la rive.

Ce serait se faire une idée bien imparfaite de cette nature d'élite que de l'entrevoir exclusivement dans un cadre scientifique. L'enthousiasme qu'elle témoignait vis-à-vis des questions médicales et neurologiques, elle l'éprouvait également devant tout ce qui était beau, qu'il s'agisse d'art ou de littérature. Elle était une grande admiratrice de la nature ; avec quelle joie elle se préparait tous les ans à partir pour ce petit coin de la Suisse où le ménage allait se reposer, pendant deux mois, des fatigues de l'année scolaire ! quel plaisir elle éprouvait à contempler les tonalités exquises des Alpes Bernoises, éclairées par les derniers rayons du soleil ! C'était le ravissement d'une écolière devant un spectacle encore inconnu ; elle a conservé le même élan et la même jeunesse jusqu'à ses derniers jours.

Elle ne se révoltait pas moins devant les injustices, devant les basses intrigues et l'arrivisme de mauvais aloi. Son honnêteté s'accommodait mal des compromissions. Lorsqu'elle

se présenta à l'internat, elle fut scandalisée en apprenant que les candidats étaient en quelque sorte tenus de faire une visite à leurs juges.

Il faut l'avoir vue dans son foyer, auprès de son mari et de sa fille, plus tard avec sa fille, son gendre et ses petits enfants ; il faut l'avoir vue avec ses amis, partageant son temps entre Landouzy, le plus fidèle ami du ménage, agonisant, et son mari malade ; avec les élèves, aux réunions du dimanche qu'elle reprit après la guerre, dans les circonstances heureuses et tristes de leur existence ; avec le personnel infirmier qu'elle eut sous ses ordres ; avec ses serviteurs, pour apprécier comme il convient sa tendresse, sa bienveillance, sa bonté, son affabilité. Celle qui avait tant fait pour l'émancipation de la femme et pour la cause du féminisme n'avait répudié aucune des prérogatives et des qualités qui font le charme de la femme. Elle était compatissante, charitable, généreuse ; elle commençait par de bonnes paroles, mais le geste qui suivait était aussi éloquent. En souvenir du P^r Dejerine elle institua un prix bisannuel de mille francs, destiné à l'infirmière de la Salpêtrière qui se ferait remarquer par son dévouement, quel que soit son grade (infirmière ou surveillante).

Combien de douleurs n'a-t-elle pas soulagées ? A combien de détresses n'est-elle pas venue en aide ? La guerre ne lui en a fourni que trop d'occasions et elle ne les a pas laissés échapper.

Dans son optimisme elle puisait une énergie inlassable. A deux reprises la santé de M. Dejerine les avait obligés à s'éloigner de Paris, pendant de longs mois. A aucun moment elle ne perdit confiance, elle opposa autant de résistance morale à la maladie qu'en temps ordinaire elle déployait d'ardeur au travail. Dans ces heures si pénibles, je fus plus d'une fois émerveillé par les ressources intellectuelles, affectives et volitives de cette admirable femme. Lorsque M. Deje-

ne succomba (1917) après une cruelle agonie, je fus encore témoin de l'énergie qu'elle mit à dissimuler son anxiété, à donner jusqu'à la dernière minute l'illusion de l'espoir. Ceux qui ne la connaissaient pas à fond auraient pu craindre un effondrement de longue durée. Il n'en fut rien. Elle s'inclina devant le fait accompli, mais une telle union était-elle accessible à la mort et ne devait-elle pas se perpétuer dans le culte du souvenir ?

La physionomie de M^{me} Dejerine restera comme celle d'une des personnalités médicales et scientifiques les plus marquantes de son temps et son nom sera respecté comme celui d'un grand savant. Pour ceux qui l'ont connue plus intimement elle laissera le souvenir d'une nature généreuse et d'un superbe caractère, harmonieuse association d'un cœur vaste et d'un cerveau puissant.

EXTRAIT DE L'ENCÉPHALE
(JOURNAL DE NEUROLOGIE ET DE PSYCHIATRIE). — N° 1, 1928.

ÉLOGE
DE MADAME DEJERINE-KLUMPKE

PRONONCÉ A LA SÉANCE DU 1^{er} DÉCEMBRE 1927

DE LA SOCIÉTÉ DE NEUROLOGIE DE PARIS

PAR LE P^r GUSTAVE ROUSSY,

PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ.

C'ÉTAIT une des hautes figures de la Neurologie contemporaine que celle de M^{me} Dejerine, et c'est le cœur serré que je viens ici saluer la mémoire de cette femme de grand savoir et d'infinie bonté, en déposant aux pieds de ceux qui la pleurent, de M^{me} et M. Étienne Sorrel, les sentiments émus de la Société de Neurologie de Paris.

Elle fut l'un des membres de la première heure de notre Société, qu'elle présida durant la guerre ;

Elle fut parmi les plus assidus à nos séances, où le vide qu'elle laisse ne sera point comblé ;

Elle avait le cœur généreux et nous lui devons plus d'un bienfait.

Elle connut les obstacles qui se dressent au début d'une carrière et l'ardent désir de les surmonter, mais aussi les satisfactions profondes de la recherche et de la découverte scientifique ;

Elle connut le bonheur complet d'un foyer exceptionnel,

où après la mort de celui dont elle portait le nom illustre, elle eut la douceur d'être enveloppée de la tendresse de ses enfants et de ses petits-enfants ;

Elle est partie sans avoir vu venir la mort, grâce à l'affec-
tueuse sollicitude de ceux qui veillaient à son chevet.

Son nom a largement contribué à porter au loin la renommée de la Neurologie française.

Nous devons saluer avec orgueil le souvenir de cette femme qui fut, en même temps qu'un savant, une épouse et une mère admirable.

Née à San Francisco, en cette terre féconde de Californie dont le nom évoque à la fois la splendeur du jardin des Hespérides et la rudesse de monts géants et de pentes abruptes, la voici tout enfant — elle avait onze ans — venue en Europe, en Allemagne, puis en Suisse, où elle allait faire ses études secondaires.

Quelque fée bienfaitrice avait sans doute présidé à la naissance de cette famille de six enfants, dont l'une des filles devint un peintre de talent, tandis qu'une autre s'adonnait à la musique, puis une autre à l'astronomie, après avoir obtenu le premier diplôme de doctorat ès sciences, donné à Paris, à une femme.

Celle qui allait devenir M^{me} Dejerine, après avoir passé son baccalauréat à Lausanne, se destinait à l'enseignement, lorsqu'un jour, sa mère feuilletant un journal de modes, y lut qu'une femme venait pour la première fois de passer une thèse de doctorat en médecine à Paris, et proposa de lui faire suivre cette carrière.

La jeune bachelière accepta avec enthousiasme ; mais, à l'époque, il n'y avait de Faculté, ni à Genève, ni à Lausanne. A Zurich, le milieu nihiliste des étudiantes russes ne la tentait guère et l'on décida de venir s'installer à Paris.

La France allait devenir sa patrie d'adoption.

Il y a quelques mois à peine, à la célébration du centenaire de Vulpian, M^{me} Dejerine nous contait elle-même quels furent ses débuts à la Faculté, lors de la prise de sa première inscription.

Vulpian était doyen, et bien que d'idées assez avancées, il était l'adversaire résolu des femmes médecins ; tandis qu'au Parlement les Jules Ferry, les Gambetta, les Spuller, les Paul-Bert luttèrent pour l'émancipation de la femme et leur faisaient ouvrir les portes des Facultés.

Vulpian chercha à détourner de ses projets la jeune étudiante étrangère, lui montrant la longueur et l'aridité des études de médecine, les allures turbulentes et frondeuses de la jeunesse médicale jalouse de ses prérogatives. Onze femmes seulement étaient inscrites à l'époque à la Faculté, et la plupart étaient d'âge mûr.

M^{lle} Klumpke ne se laissa point décourager par les arguments de celui dont elle devint plus tard l'élève. C'est à peine si son esprit d'indépendance naturelle lui permit de se plier aux recommandations d'un doyen prudent qui, pour éviter tout scandale, exigeait que les étudiantes attendissent les Professeurs dans le vestiaire, afin de ne pas entrer seules dans l'amphithéâtre.

Puis, ce fut une nouvelle lutte pour obtenir le droit de concourir à l'Externat et à l'Internat des Hôpitaux.

En 1882, les femmes sont admises à se présenter à l'Externat ; M^{lle} Klumpke est nommée externe.

En 1885, les femmes sont admises à concourir à l'Internat, malgré l'avis défavorable du doyen de la Faculté, de la Société Médicale, de la Société des Chirurgiens des Hôpitaux réunies en séance plénière, du Conseil de surveillance de l'Assistance Publique et de l'Association des anciens Internes.

Cette mesure, quelque peu révolutionnaire, avait été

prise sur l'intervention de Paul Bert, alors Ministre de l'Instruction Publique.

M^{lle} Klumpke fut nommée interne provisoire en 1886 et titulaire en 1887. Elle fut ainsi la première femme Externe et Interne des Hôpitaux de Paris.

Plus que par de vaines paroles, elle avait su se faire le champion de l'idée par l'exemple, marcher à la tête d'un mouvement qu'elle croyait juste et porter haut et loin le drapeau du féminisme.

C'est au début de ses études, pendant qu'elle était stagiaire chez Hardy, qu'elle fit la connaissance de Dejerine, alors chef de clinique.

Quelques années plus tard, celui-ci devait écrire à sa mère : « La jeune fille dont je te parle a toutes les qualités possibles : amabilité, instruction, voire même érudition et grâce » ;... puis, parlant de son prochain mariage : « ce jour-là, ma bonne mère, tu auras une belle-fille dont tu pourras être fière. »

Elle fut conduite à l'autel par le P^r Hardy. Landouzy, qui était son second témoin, devait rester pour elle le plus sûr et le plus dévoué des amis.

L'ŒUVRE de Madame Dejerine est immense ; elle fait partie intégrante de celle du P^r Dejerine ; elle dérive de la même discipline ; elle procède des mêmes méthodes ; elle est forgée au même moule.

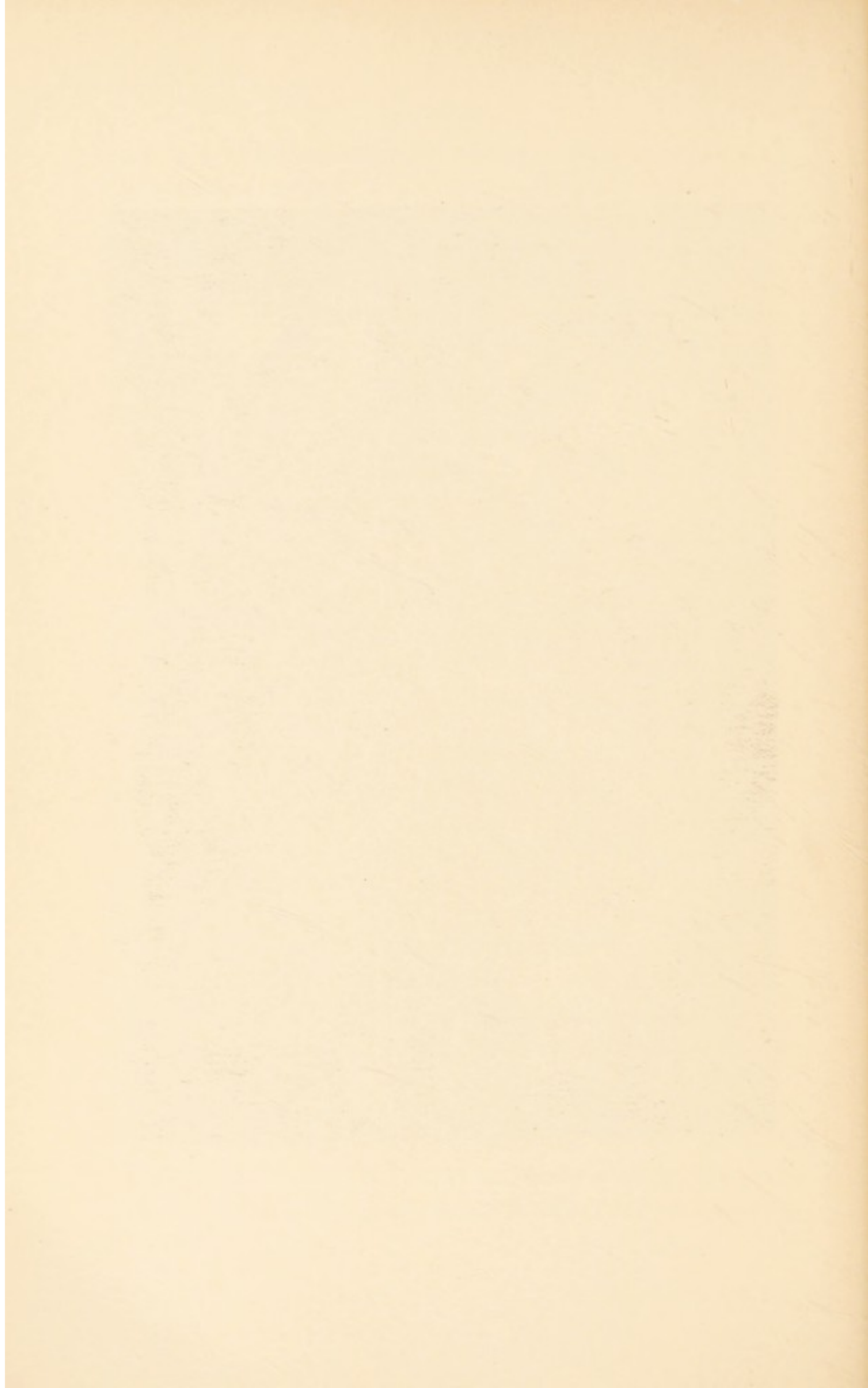
Dans la courbe régulière de leurs existences, les Dejerine ont donné la plus pure image d'une unité de pensée et d'action, d'une sublime communion qui les a conduits à la réalisation d'une œuvre qui demeure : leur œuvre.

C'est qu'ils étaient tous deux les élèves de Vulpian, qui avait exercé sur leur esprit une forte empreinte et à la mé-



LA CLINIQUE DE LA CHARITÉ 1881.

Professeur A. HARDY ; L. LANDOUZY, Agrégé ; J. DEJURINE, Chef de Clinique ; A. JOSIAS, Chef de Clinique Adjoint ;
M. SARRAZIN, Chef de Clinique Adjoint ; M. COUET, Directeur ; M. DELHAYE, Externes ; Mlle A. KLUMPER, Stagiaire.



moire duquel ils étaient restés profondément attachés. « Jamais aucun travail ne fut mis sur le chantier — nous dit M^{me} Dejerine — aucune épreuve envoyée à l'imprimerie sans que le souvenir du Maître ne fût évoqué et sans nous être demandé : le patron serait-il content ? — les recherches sont-elles assez rigoureuses et poussées assez loin ? — les conclusions assez sobres ? »

S'il est difficile de porter un jugement sur le rôle respectif de ces neurologistes éminents dans l'œuvre commune, il est possible à ceux qui furent leurs élèves, qui vécurent dans leur intimité et qui les ont vus au travail, d'apprécier la part qui revient à celle que familièrement nous appelions « la patronne ».

Elle avait toute la patience et la minutie qui sont nécessaires pour pénétrer dans le détail et le fond des choses ; elle ne négligeait rien dans la préparation d'une observation ou d'une autopsie intéressante, dont elle relevait tous les éléments sans se préoccuper à l'avance de leur utilité future.

Elle avait une mémoire admirable qui devait lui permettre de fixer définitivement dans son souvenir les aspects des formations anatomiques des centres nerveux, d'en suivre le développement sur coupes sériées et d'en reconstituer le siège et les rapports réels, pour les fixer en des schémas d'une précision remarquable.

Elle avait le don de la représentation iconographique et schématique qui répondait, pour elle, à l'expression synthétique ; mais ici la schématisation, loin de précéder l'analyse des faits, n'apparaissait que comme la conclusion d'un travail achevé.

Elle apportait le même souci de la perfection dans le choix des préparations à dessiner, à photographier qui, parmi ces grandes coupes vertico-transversales, frontales ou horizontales, devaient servir à préciser le trajet d'un

faisceau nouvellement décrit, ou permettre la localisation exacte d'une lésion cérébrale en foyer.

Telle fut l'orientation scientifique de M^{me} Dejerine, faite de dons naturels et de discipline sévèrement acquise, et dirigée essentiellement vers l'observation morphologique.

Cette tendance nous apparaît dès son premier travail, pour s'affirmer dans toute l'œuvre anatomique qu'elle édifia en collaboration avec Dejerine et dans laquelle sa part fut grande.

De cette œuvre, je ne puis donner ici qu'un aperçu rapide et bien imparfait.

En 1883, alors qu'elle était externe chez Vulpian, M^{lle} Klumpke publie dans la « Revue de Médecine » deux mémoires qui attirent bien vite sur elle l'attention des Neurologistes. Dans ce travail, elle objective un type nouveau de paralysie radiculaire du plexus brachial, qui s'accompagne de troubles oculaires. Au moyen de l'étude expérimentale, elle montre que ces troubles relèvent d'une lésion du rameau communicant du premier nerf dorsal. Ce syndrome est devenu classique sous le nom de « *Paralysie radiculaire du plexus brachial du type Klumpke* ».

Quelques années plus tard — l'étude de la pathologie des nerfs périphériques a toujours séduit M^{me} Dejerine — elle soutient, en 1889, sa thèse inaugurale sur « *Les poly-névrites en général et les paralysies et atrophies saturnines en particulier* ». Contrairement aux idées alors en cours — Erb et Remak croyaient trouver dans la symétrie de l'affection et dans l'absence de troubles sensitifs un « cachet spinal » — elle montre l'existence de lésions purement névritiques qui sont, étiologiquement toxiques ou infectieuses, histologiquement parenchymateuses, parfois interstitielles, et toujours ascendantes ; tandis que l'intégrité

des cellules des cornes antérieures ou des ganglions spinaux est absolue, au moins dans la majorité des cas.

Devenue la femme et la collaboratrice de Dejerine, elle consacre au laboratoire de Bicêtre, puis de la Salpêtrière, toute son activité, tout son temps, toute sa puissance créatrice à l'étude de l'anatomie du système nerveux.

Six longues et patientes années de recherches sont alors semées de publications nombreuses.

Voici, étudiées avec Dejerine, les *dégénérescences secondaires consécutives aux lésions de la corticalité cérébrale* ; le *trajet et les connexions du ruban de Reil, du noyau rouge, des fibres aberrantes de la voie pédonculaire, le trajet des fibres émanées du cuneus à travers le corps calleux*.

Tous ces éléments allaient être bientôt groupés dans les deux importants volumes que constitue cette admirable : « *Anatomie des Centres nerveux* ». Lorsque parut ce livre, en 1894, l'anatomie du système nerveux était en pleine révolution. La découverte des collatérales cylindraxiles par Golgi, la théorie du neurone soutenue par Forel, His et Ramon y Cajal, venaient d'ouvrir des horizons nouveaux. Cette œuvre gigantesque reste malheureusement inachevée, et il faut souhaiter qu'un jour soient réunis les feuillets que le temps n'a point encore jaunés. Ainsi sera apportée la dernière pierre à ce monument qui fait le plus grand honneur à la Neurologie française.

L'activité des Dejerine ne s'arrête point là.

Voici venir de nouvelles études sur le *faisceau pyramidal et ses origines*, les *rappports entre le faisceau pyramidal direct et le faisceau croisé*, les *dégénérescences du cordon antérieur*, les *colonnes cellulaires des cornes antérieures de la moelle*.

Revenant dans le sillage de ses premiers travaux, M^{me} Dejerine met en évidence, avec André-Thomas, les *fibres irido-dilatatrices d'origine spinale* ; avec Jumentié, les *fibres aberrantes de la voie pédonculaire à travers le pont* ; avec

Dejerine, Jumentié et Mouzon, le *syndrome des fibres radiculaires longues des cordons postérieurs*.

Puis vient la guerre qui apporte, dans le domaine de la Neurologie, un vaste champ d'exploration. Abandonnant en partie le laboratoire pour la salle d'hôpital, Madame Dejerine change quelque peu l'orientation de ses préoccupations scientifiques et consacre toute son énergie, tout son savoir, toute son humanité à soigner les blessés, à la clinique de la Salpêtrière, puis à l'hôpital des Invalides. Dans ce domaine, elle parvient à fixer quelques points inexplorés de la pathologie nerveuse. Avec Landau, elle s'attache au *repérage des lésions du cerveau par projectiles de guerre*, et édicte les règles qui doivent présider aux interventions sur la moelle.

Puis, c'est à nouveau le domaine de la pathologie nerveuse périphérique qui l'attire ; avec Dejerine et Mouzon, elle étudie les différents syndromes des lésions des gros troncs nerveux par projectiles de guerre : *syndromes d'interruption complète, de restauration, d'irritation, syndrome de dissociation*.

Après la mort du P^r Dejerine, elle étudie, dans son service des Invalides, avec M^{lle} Dejerine et Ceillier, les *paraoostéo-arthropathies des paraplégiques par lésions médullaires*, pour lesquelles elle propose une interprétation pathogénique ingénieuse.

Avec Regnard, elle décrit les *synesthésies suslésionnelles d'ordre sympathique chez les paraplégiques, et les troubles oculaires dans les lésions de la moelle dorsale inférieure*.

Dans ces toutes dernières années, M^{me} Dejerine était plus particulièrement occupée à mettre sur pied une œuvre qui devait servir aux Neurologistes de l'avenir.

En 1920, avec M^{lle} Dejerine, elle avait créé et assuré le fonctionnement, à la Faculté de Médecine, d'une « Fonda-

tion » qui comprend un Laboratoire, une Bibliothèque et un Musée neurologique où sont réunis tous les documents qui ont servi à l'œuvre commune des Dejerine.

Cette donation est faite — dit l'acte officiel — en souvenir des quarante années de labeur opiniâtre consacrées par J. Dejerine aux recherches scientifiques et à l'enseignement neurologique, et en reconnaissance du bienveillant accueil réservé en France, à une époque où le féminisme était si décrié, aux 6 enfants de John Gérard Klumpke et de Dorothea Mathilda Tolle, son épouse, de San Francisco (Californie) qui trouvèrent d'importantes facilités de travail auprès du corps de l'Enseignement Supérieur français (Faculté de Médecine, Faculté des Sciences, École des Beaux-Arts, Conservatoire National de Musique).

C'est au travail de classement et de groupement de cette belle collection qu'était occupée M^{me} Dejerine, lorsque la maladie et la mort sont venues la surprendre.

La vie de M^{me} Dejerine fut un modèle de travail, de bonté et de dévouement.

Un incident qui marque bien l'un des traits de sa nature courageuse vaut d'être rappelé. Il a pour cadre un petit village de la riche vallée du canton de Berne, situé au bord de l'Aar, rivière au courant rapide durant l'été. Les Dejerine passaient là, chaque année, leurs vacances. Un jour, une jeune fille ne sachant pas nager est emportée par les flots ; Dejerine tente de la saisir, mais il est lui-même en danger. M^{me} Dejerine n'hésite pas à se jeter toute habillée dans la rivière et parvient ainsi à sauver deux vies humaines.

Aux côtés de son mari, de sa fille et de ses petits-enfants, M^{me} Dejerine sut être aussi une femme soucieuse du bien-être et de l'harmonie de son foyer.

Ceux d'entre nous qui, dans leurs jeunes années, ont eu le privilège de vivre dans leur intimité, ne sauraient oublier

ces réunions amicales du dimanche soir, dont mon ami regretté Gauckler nous a laissé un souvenir si vivant et ému. Rien n'a été changé dans ce cadre que nous aimons à retrouver tel qu'il était naguère ; nos yeux ne regardent-ils pas toujours avec un certain attrait les objets sur lesquels ils se sont fixés dans notre jeunesse !

Et je revoyais, hier encore, cet intérieur du boulevard Saint-Germain, tel que je le connus, alors qu'interne à la Salpêtrière, j'allais y travailler le soir. On s'installait dans la salle à manger, car il fallait de la place pour étaler les plateaux comprenant les grandes coupes du cerveau ou du rhombencéphale qui allaient servir à établir les bases anatomiques du syndrome thalamique. M^{me} Dejerine notait toujours elle-même le trajet des faisceaux dont on poursuivait l'étude, et le travail ne s'arrêtait que tard dans la nuit, au moment où, d'un ton paternel, le patron venait y mettre fin.

M^{me} Dejerine aimait tout particulièrement notre Société de Neurologie ; elle l'aimait comme on aime les choses qu'on a vu naître, grandir et s'épanouir, et au développement desquelles on a participé.

C'est ici qu'elle apportait le résultat de ses recherches, et l'on peut dire que la presque totalité de son œuvre se retrouve dans nos Bulletins.

Faire partie d'une Société savante, ce n'était point pour elle allonger la liste de ses titres, mais bien participer à la vie scientifique et morale des groupements, auxquels on appartient. Lorsqu'en 1923, elle fut nommée Membre de la Société de Biologie — la première et la seule femme, ainsi que le rappelait il y a quelques jours mon ami Pagniez — elle en conçut une grande joie, mais aussi le devoir d'assister régulièrement aux séances hebdomadaires de cette Société.

Il en eût été sans doute de même à l'Académie de Méde-

cine qui devait bientôt — hélas trop tard — lui ouvrir ses portes.

En mémoire du P^r Dejerine, elle eut avec sa fille, la généreuse pensée d'instituer à la Société de Neurologie « un Fonds » ayant pour but de favoriser les recherches originales anatomo-cliniques ou expérimentales dans le domaine de la Neurologie.

Ainsi d'importants travaux ont pu être subventionnés chaque année ; leur liste comprend jusqu'ici les noms d'André-Thomas, qui reste pour nous le fils spirituel des Dejerine, de Nagoette, de Guyon, de Tournay, de Lhermitte, de Jumentié, de Ch. Foix, de Tinel et de Barré.

Au cours de nos discussions, elle ne prenait qu'assez rarement la parole, retenue par une grande timidité naturelle qui l'incitait à n'intervenir que lorsqu'elle y était forcée. Alors c'était au début, d'une voix un peu hésitante, entrecoupée de silences, qu'elle cherchait à réformer une erreur commise par l'un de ses collègues, à rectifier l'interprétation défectueuse d'un travail antérieurement paru. Puis, peu à peu, le timbre de la voix s'élevait, le débit s'accélérait, les arguments, les faits, les preuves s'amoncelaient et parfois même à une attaque, elle répondait par une contre-attaque assez vive. Mais cette vivacité, d'ailleurs exceptionnelle, avait pour cause la foi qu'elle mettait en la tâche qu'elle accomplissait ; en face de ce qu'elle soupçonnait être une erreur ou une injustice, elle ne se reconnaissait pas le droit de garder le silence.

Nous avons peine à réaliser que nous ne verrons plus cette femme dont émanait tant de flamme ardente, de volonté tenace et d'indomptable énergie. Son front, un peu saillant, surmontait des yeux clairs d'une douceur et d'une finesse exquise ; elle avait conservé dans l'énergie de ses

traits, dans son allure altière, comme une certaine empreinte de la terre qui l'avait vu naître.

Nous ne la verrons plus à cette place qu'elle occupait autrefois aux côtés de son mari, où hier encore, elle nous apparaissait entourée de ses élèves et de ses enfants.

Et lorsqu'il y a quelques semaines, se répandit la nouvelle de sa mort, la consternation fut grande dans les milieux scientifiques.

Ce fut à la célébration du centenaire de Vulpian à qui elle voulut apporter le témoignage de son admiration, que la plupart d'entre nous la virent pour la dernière fois. luttant déjà contre le mal qui l'étreignait.

Depuis, respectueux du silence qui nous était demandé, nous suivions de loin la marche d'une maladie dont on pressentait, hélas, la fatale issue.

L'angoisse qui nous étreignait, nous, ses collègues, ses élèves, ses amis, était profonde.

Son œuvre est de celles qui ne périssent point.

Sa mémoire éveillera, en nous, celle d'une des plus belles et des plus grandes figures de la Neurologie contemporaine. Et si, — comme l'a dit Renan —, « le but d'une noble vie doit être une poursuite idéale et désintéressée » celle que nous pleurons aujourd'hui a dignement rempli cette tâche.

Elle repose du dernier sommeil, aux côtés de son mari, dans ce cimetière où nous l'avons conduite, par une grise journée de novembre.

Et sur les deux tombes réunies, on pourra lire l'épithaphe empruntée au tombeau de l'archevêque Giovanni Sacchi en l'Eglise Saint-Onuphre du Janicule :

« LABOR ET GLORIA VITA FUIT, MORS REQUIES ».



PROFESSEUR ET MADAME DEJERINE AU LABORATOIRE.

Hospice de la Salpêtrière - Pavillon JACQUARD.

DISCOURS
PRONONCÉS AUX OBSÈQUES
DE MADAME DEJERINE

le 8 Novembre 1927.



MADAME DEJERINE AU LABORATOIRE.

DISCOURS PRONONCÉ

PAR

LE PROFESSEUR ROGER,

DOYEN DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE.

LE nom de M^{me} Dejerine évoque l'image grave mais souriante d'une femme qui sut à la fois poursuivre des recherches scientifiques et diriger le foyer familial, qui fut l'épouse accomplie et la mère affectueuse, qui fut pour son mari la collaboratrice dévouée et, pour sa fille, l'éducatrice incomparable.

C'est avec une émotion profonde que je viens aujourd'hui rendre un dernier hommage à la femme éminente qui voulait bien m'honorer de son amitié et pour laquelle je ressentais la plus profonde et la plus respectueuse affection.

Je l'ai connue en 1886, alors que, s'imposant par la valeur de ses épreuves, elle venait d'être nommée interne titulaire des hôpitaux. Les luttes qui se poursuivaient à cette époque pour empêcher les femmes d'accéder à l'Internat sont aujourd'hui bien oubliées et, dans le recul du passé, elles nous paraissent bien mesquines. C'étaient surtout les jeunes qui menaient la bataille. Beaucoup de femmes leur répondaient et pensaient faire œuvre utile en prononçant des discours ou en écrivant des articles.

M^{me} Dejerine se tenait en dehors des luttes et, tandis que les adversaires péroraient, elle travaillait en silence. Aussi finit-elle par forcer les portes que d'autres avaient vaine-

ment tenté d'ébranler. Elle fut la première femme nommée interne des Hôpitaux de Paris.

Elle était tellement digne du titre qu'elle briguit, que les voix discordantes furent contraintes de se taire. Après un moment d'hésitation, tous applaudirent, parce que tous savaient que le succès de M^{me} Dejerine n'était que la consécration d'un effort soutenu et que le titre avait été justement et loyalement acquis.

Elle fut l'interne de Landouzy, dont elle fit un jour, dans notre Faculté, revivre le souvenir en des termes d'une éloquence pathétique qui nous remplirent tous de la plus noble émotion. Elle fut l'interne de Vulpian et, il y a quelques mois, au centenaire de l'illustre physiologiste, elle faisait lire — car elle était déjà trop affaiblie pour lire elle-même — un éloge merveilleux où nous retrouvâmes toutes les qualités de son esprit et de son cœur. Elle rappelait comment Vulpian, alors Doyen de la Faculté, avait essayé de la détourner de la médecine et s'était efforcé de lui faire comprendre que les femmes sont incapables de poursuivre des études scientifiques et que mieux vaut tenir le ménage de son mari, soigner et élever ses enfants que de chercher à pénétrer dans une carrière libérale.

M^{me} Dejerine devait démontrer que la science ne force pas à désertier le foyer. Elle fut pour son mari non seulement la compagne attentive et souriante qui sait vous soutenir aux heures de doute, d'angoisse et de découragement, elle fut aussi la collaboratrice dévouée et modeste qui, par ses connaissances solides et profondes, est capable d'aider un savant et de participer à son œuvre. Cette femme admirable ne se mettait jamais en avant; elle tenait à honneur de s'effacer derrière son mari; elle voulait simplement marcher dans son ombre.

Malgré ses efforts, elle ne put éviter la gloire. Elle fut illuminée par les rayons du foyer scientifique où se for-

geaient d'admirables travaux. Sa réputation était telle que la Société de Biologie, impitoyablement fermée aux femmes, finit par lui ouvrir ses portes. Comme pour l'Internat, elle fut la première à pénétrer dans le cénacle.

Il y a quelques années, voulant perpétuer le souvenir de son mari, M^{me} Dejerine a réalisé une importante fondation que nous avons installée à l'École pratique de notre Faculté. Grâce à la libéralité qu'elle nous a consentie, d'accord avec M^{me} Sorrel-Dejerine, notre Faculté s'est enrichie d'un nouveau service, d'un Musée renfermant une collection unique de pièces et de coupes microscopiques, d'un laboratoire de neuro-pathologie où se poursuivent et se poursuivront d'importants travaux.

Par sa généreuse initiative, M^{me} Dejerine a rendu à la Science un service immense. Elle a donné aussi un grand exemple. Nous comptons trop en France sur le Gouvernement pour améliorer notre enseignement supérieur. M^{me} Dejerine a montré ce que peut faire de beau et de durable l'initiative privée.

Au nom de la Faculté de Médecine, je viens dire un dernier adieu à Celle qui a si largement contribué à la Gloire de la Médecine Française, à Celle qui a été la bienfaitrice de notre École, à Celle qui a su conquérir par l'ampleur de ses travaux, par la modestie et la beauté morale de son existence, l'affection et la sympathie de tous.

Les sentiments qu'elle nous inspirait, nous les reporterons sur sa fille qui, elle aussi, a marché brillamment dans la carrière médicale et a su conquérir par son seul mérite le titre d'interne des Hôpitaux. Dans son travail inaugural, elle a montré qu'elle était capable d'accomplir une œuvre ; Elle aussi, elle sera pour son mari la compagne affectueuse et la collaboratrice dévouée.

Permettez-moi d'associer dans un même sentiment de respectueuse sympathie et de profonde reconnaissance les

noms de M. et de M^{me} Dejerine. Ces noms, ils sont inséparables. Ils resteront inscrits à tout jamais parmi les plus illustres de la Neurologie moderne ; leur souvenir vivra ineffaçable au cœur de tous ceux qui les ont connus et leur existence pourra être donnée en exemple au étudiants et aux étudiantes de notre Faculté.

Messieurs, inclinons-nous devant ce cercueil avec un profond et douloureux respect. Une âme merveilleuse nous a quittés, mais une grande figure médicale subsiste que la mort ne peut détruire et que le temps ne pourra effacer.

DISCOURS PRONONCÉ

PAR LE PROFESSEUR ROUSSY

C'EST à l'un de ceux qui s'honorent de compter parmi les élèves de M^{me} Dejerine que revient aujourd'hui la mission douloureuse de déposer au pied de ce cercueil l'expression des regrets de la Société de Neurologie de Paris.

La mort cette année frappe à coups redoublés dans nos rangs. Hier, c'était un homme dans la force de l'âge qu'elle nous enlevait prématurément. Aujourd'hui, c'est à l'automne d'une vie de travail et de bien qu'elle emporte une femme qui fut, en même temps qu'un savant, une mère, une épouse admirables.

La Société de Neurologie prend une large part au deuil qui atteint les enfants, la famille de M^{me} Dejerine. Notre Société perd en elle un de ses membres les plus éminents, un des plus admirés, des plus aimés, et aussi un de ses grands bienfaiteurs. Son nom a contribué largement à porter au loin la renommée de la Neurologie française. Son œuvre est intimement liée à celle du P^r Dejerine.

Ce n'est ici ni le lieu ni le moment de rappeler ce que fut le vaste édifice dont les Dejerine ont doté la science neurologique. Cette œuvre, nous la ferons revivre ailleurs, au sein de cette Société qu'elle aimait entre toutes, où sa place restera désormais vide.

La vie de M^{me} Dejerine fut un modèle de courage, de labeur, de bonté, de dévouement, de modestie. Venue de cette vaste terre des États-Unis d'Amérique, elle devait

faire de la France sa seconde Patrie et y apporter de son pays d'origine cette volonté à franchir les obstacles qui est une des caractéristiques de sa race. Bien plus que par de vaines paroles, elle sut se faire le champion de l'Idée par l'exemple. Marchant à la tête d'un mouvement qu'elle croyait juste, elle parvint à faire la brèche dans le rempart des préjugés du temps, à porter au loin le drapeau du féminisme. Elle fut la première femme interne des Hôpitaux de Paris.

Qui de nous ne se rappelle les années durant lesquelles M^{me} Dejerine présida notre Société, où on la retrouvait toujours affable, souriante, à cette place qu'elle sut occuper avec maîtrise et autorité malgré la timidité qui lui était naturelle !

C'était durant la grande guerre, alors qu'à la Salpêtrière, aux Invalides, elle donnait tout son temps, toutes ses forces aux soins des grands blessés du système nerveux.

Qui de nous pourrait oublier la rigueur qu'elle mettait dans la recherche scientifique, l'ardeur qu'elle apportait dans la défense des doctrines qu'elle croyait justes et dont elle cherchait les preuves moins dans la forme que dans les faits qu'elle savait recueillir !

Qui de nous enfin ne se souvient du culte et de la vénération qu'elle vouait à la mémoire du regretté P^r Dejerine comme à celle de Vulpian !

C'est à la célébration du centenaire de ce Maître à qui elle voulut apporter le témoignage de son admiration que la plupart d'entre nous la virent pour la dernière fois, luttant déjà contre le mal qui l'étreignait. Depuis, respectueux du silence qui nous était demandé, nous suivions de loin la marche d'une maladie dont on pressentait hélas ! la fatale issue. L'angoisse qui nous étreignait, nous, ses élèves, ses amis, ses collègues, était profonde.

A vous qui dormez du sommeil éternel, j'apporte ici l'adieu suprême de la Société de Neurologie de Paris et de toute la Science Neurologique.

DISCOURS PRONONCÉ

PAR LE DOCTEUR ANDRÉ-THOMAS

DIX ans se sont écoulés depuis la mort du P^r Dejerine. Les élèves qui l'avaient accompagné à sa dernière demeure se retrouvent aujourd'hui, rendant les mêmes devoirs à son admirable compagne.

La mort les avait séparés et, de nouveau, elle les réunit. En réalité, ils ne furent jamais loin l'un de l'autre et le nom de Dejerine ne représente pas seulement l'union scientifique, mais encore une intimité de pensée et de vie que la mort elle-même ne peut rompre.

N'est-ce pas l'impression que nous avons tous récoltée dans ce foyer si lumineux où nous fûmes accueillis du vivant du Maître mieux que des élèves, je dirai presque comme des enfants d'une grande famille ?

Dans ce foyer qui demeura si hospitalier lorsqu'il nous eut quittés et que M^{me} Dejerine nous laissa si largement ouvert, l'esprit du Maître était encore présent à toutes nos réunions où persistaient si intenses l'ombre de sa mémoire, l'évocation de son image, le rappel permanent de ses idées.

Nous avons été les élèves de l'un et l'autre. Notre collaboration fut étroite d'autant. Nous leur sommes redevables indistinctement de l'enseignement que nous avons reçu dans cette école dont nous leur sommes si légitimement reconnaissants en raison du labeur immense qu'ont fourni

ses fondateurs, de la probité et de la valeur indiscutables de leurs recherches scientifiques.

Dans cette minute où le sentiment est plus à l'aise que l'esprit, je ne puis retracer, même dans ses grandes lignes, l'édifice grandiose qu'ils devaient laisser, mais je voudrais au moins rappeler les marques de cette intelligence supérieure faite à la fois d'idéalisme et de réalisation.

Idéaliste, M^{me} Dejerine le fut par le vaste programme des lumineuses conceptions et des recherches auxquelles elle s'est adonnée, par l'enthousiasme avec lequel elle les abordait.

Réalisatrice, elle le fut par la méthode, l'organisation du travail, l'ingéniosité de sa technique ; elle le fut dans toutes ses tendances, dans toutes les circonstances de sa vie. Avant tout admiratrice de ce qui est beau, vrai, humain, elle le fut dans ses sympathies, dans son dévouement, dans sa générosité.

Je ne puis me rappeler sans une profonde émotion son séjour soit à la Salpêtrière, soit dans le service des grands infirmes aux Invalides qu'elle a si magistralement installé, dont elle ne s'est jamais désintéressée depuis la guerre, où tant de malades ont recueilli ses bienfaits.

Elle a rendu les plus signalés services à la cause du féminisme qui a trouvé en elle un remarquable avocat. L'énergie et l'effort qu'elle a développés au cours de cette lutte lui ont valu bien des satisfactions d'amour-propre, mais aucune d'elles n'altéra sa si familiale tendresse pour sa fille, sa joie quand elle la maria à notre excellent collègue et ami Sorrel, son bonheur d'être trois fois grand'mère.

Ces nouvelles affections ne nous ont rien enlevé de son attachement. Jusqu'au dernier jour, nous fûmes accueillis comme par le passé. Son cœur était aussi large que son cerveau était puissant.

Lorsque le souvenir des Dejerine nous reviendra à la pensée — il nous reviendra souvent — ce n'est pas sans orgueil que nous évoquerons les travaux de nos Maîtres, ce ne sera pas sans une douce émotion que nous revivrons les instants que nous avons vécus auprès d'eux et ce souvenir-là, le temps ne le tuera pas.

Voir confirmer ses recherches et les conclusions d'un travail que l'on craignait d'affirmer trop audacieusement et, lorsqu'on suit une piste que l'on croit très sûre, la voir contrôler par ses recherches personnelles et par les recherches des maîtres dans la carrière, est certes une des plus grosses jouissances scientifiques que peut éprouver un jeune auteur.

Thalgut, le 7 octobre 1927.

LETTRE DE M^{me} DEJERINE
A SA FILLE M^{me} SORREL-DEJERINE.

I

MADAME Dejerine n'est plus. Elle succombe, dix ans après l'éminent compagnon de sa vie, dont elle n'aura cessé de servir la gloire et d'entretenir le souvenir. Ses disciples résumeront, bien mieux que je ne saurais le faire, l'œuvre considérable accomplie par celle qui fut l'un des plus grands savants du monde médical contemporain. En face de cette mort, qui brise, à nouveau, les liens d'une affection très ancienne, ma peine est profonde ; mais il est de mon devoir de rendre un suprême hommage à une amie dont je m'honore d'avoir été le fervent admirateur.

Les circonstances ont voulu que trois personnes, Dejerine, Landouzy et moi, aient eu la bonne fortune d'assister aux premiers pas faits dans la vie médicale par la haute personnalité dont nous déplorons la perte : prémisses de l'épopée magnifique d'une femme, douée d'une âme vraiment virile unie à un cœur délicieusement féminin, cœur d'épouse et de mère, débordant de tendresse, de douceur et de bonté.

C'est en 1880, à la Charité, que nous vîmes s'ébaucher le touchant roman d'amour qui devait lier, pour leur existence, deux êtres privilégiés : *lui*, vigoureux Savoyard, tra-

vailleux acharné, venu, de Genève à Paris, pour la conquête de la gloire ; *elle*, Américaine du Nord, d'une vive intelligence et de haute culture intellectuelle, irrésistiblement attirée vers l'étude de la médecine. Le hasard, ce maître de l'heure, amenait M^{lle} Klumpke, comme stagiaire, dans le service de Hardy, où Dejerine venait d'être nommé chef de clinique.

Le zèle de la jeune élève, son enthousiasme, amendé par un esprit bien ordonné, ses aptitudes remarquables, sa distinction rare et le charme qui émane d'elle frappent d'admiration Dejerine. Il l'emmène au laboratoire de notre vénéré maître Vulpian ; il l'initie à l'étude histologique des affections du système nerveux dans laquelle il s'avère, déjà, un jeune maître. L'amour aidant, amour immédiatement partagé, une intimité, symbiose splendide, s'établit entre ces deux cerveaux orientés pareillement vers la science ; cimentée par les mêmes goûts, par la même ardeur pour les âpres recherches microscopiques, leur union demeurera indissoluble. Au cours de leurs longues fiançailles qui dureront sept ans, joies scientifiques, souffrances morales, deuils même, tout leur sera commun. Songez que Dejerine, pionnier infatigable, passant tout son temps à l'hôpital et au laboratoire, n'avait guère l'occasion de s'assurer une situation professionnelle ; médecin des hôpitaux, en 1882, agrégé en 1886, il avait auprès de lui, pour lui seul, sa « petite sœur »... Que demander de plus à l'avenir ? Fille dévouée d'une maman n'autorisant le mariage qu'une fois les études médicales terminées, la douce fiancée savait attendre. Et, malgré la vie dévorante des concours, ils étaient heureux....

Parmi les souvenirs qui s'élèvent, en foule, d'un passé déjà si lointain, je me rappelle M^{lle} Klumpke, en 1886, pendant l'agrégation : lutte terrible, pleine d'angoisses, d'espoirs et de découragements successifs, soutenue, trois

mois durant, par notre grand ami, le doux géant aux puissantes épaules ! Et dans cette mêlée, au milieu de nous, passait la bonne fée, calme, impavide, soutenant de toutes les forces de son amour et de son ingénieuse activité celui qui, vainqueur, deviendrait, enfin, l'époux bien-aimé...

Entre temps, notre héroïne, car, en vérité, elle appartient, par la force des événements, à l'histoire de la Médecine française, M^{me} Klumpke se trouvait être, presque malgré elle, le porte-drapeau d'une révolution. L'internat des hôpitaux de Paris serait-il, ou non, accessible aux femmes ? bataille violente, voire acharnée. L'exemple donné, itérativement, par cette « externe » aussi courageuse que respectée, son instruction impeccable, ses épreuves excellentes, forcent, enfin, les portes le 1^{er} janvier 1887, en consacrant, en elle, la première femme interne des hôpitaux.

L'année suivante, elle devenait M^{me} J. Dejerine. Bientôt, Dieu bénissait un si bel exemple de confiante fidélité : une fille adorée apportait à Dejerine la joie sublime de la paternité et permettait à la maman de mettre en lumière des vertus éducatrices innées. Le cycle de vingt-neuf années d'un bonheur profond, immarcescible, allait se poursuivre, en paix.

*
* *

La vie scientifique de M^{me} Dejerine est intimement liée à celle de son mari. Sept ans durant, à l'hospice de Bicêtre, puis, vingt-trois ans, à la Salpêtrière, la collaboratrice dévouée du maître travaillera, chaque jour, à ses côtés. Promue elle-même au premier rang, par ses propres travaux, douée d'un sens affiné dans l'observation des signes morbides et d'une rare perspicacité dans les enquêtes microscopiques auxquelles les « deux Dejerine » consacraient leurs efforts, elle tint, par-dessus tout, à assurer le triomphe de celui auquel elle s'était donnée. Dans le travail prodi-

digieux accompli par Dejerine et son école, elle apporta des qualités incomparables : une méthode immuable, un ordre parfait, un esprit critique aussi souple que pénétrant, une originalité de vues toujours tempérée par l'impérieux besoin de n'avancer que pas à pas, en s'appuyant sur des faits sévèrement contrôlés. A tant de vertus fondamentales, bien propres à consolider les voûtes du temple élevé, pierre à pierre, à la science neuro-pathologique, s'ajoutait une claire vision artistique, tenue en éveil chaque fois que dessins, figures ou schémas paraissaient devoir coopérer avec les techniques colorantes et les coupes microscopiques, pour les démonstrations et pour l'enseignement. On entrevoit l'immensité des services rendus au grand investigateur par un autre lui-même, dépositaire de ses pensées et inspiratrice d'idées qui, d'emblée, leur étaient communes.

En éclatant tout à coup, au cours de cette existence heureuse, la grande guerre secoua profondément Dejerine, ardent patriote et dont la santé commençait à chanceler.

Loin d'interrompre le rude travail, le formidable drame mondial imposa à M^{me} Dejerine un énorme surcroît d'efforts : il lui fournit une occasion inattendue de prodiguer, du même coup, aux grands blessés de la moelle épinière, les bienfaits de son expérience clinique et les trésors de son âme charitable. Secondée par le fidèle compagnon de lutte, André-Thomas, elle dépensa à l'ambulance des Invalides le plus précieux de son temps, son dévouement inlassable, sa santé même. Elle y vécut dans l'angoisse, partagée entre son cher mari, dont les forces périclitaient, et le dévoué et paternel ami de toujours, Landouzy, terrassé par un mal implacable. La mort des deux amis mit, seule, un terme à ce douloureux calvaire...

L'œuvre n'était cependant pas encore terminée, pour cette femme au grand cœur : il lui restait un pieux devoir



PROFESSEUR ET MADAME J. DEJERINE EXAMINANT AU LABORATOIRE DES GRANDES COUPES DU CERVEAU.

à remplir, devoir suprême : ériger, à la mémoire du célèbre neuro-pathologiste disparu, un monument durable et digne de lui. Et la voici qui crée, de ses propres mains, aidée du bon Jumentié, un *Musée Dejerine* ; elle y réunit et met en place tous les documents impérissables, en particulier toutes les coupes en série des centres nerveux, qui ont servi de base aux travaux mémorables de la chère école. De ce trésor inestimable elle fait don à la Faculté de Médecine de Paris. Elle peut mourir maintenant, elle a accompli pleinement sa tâche.

La Postérité inscrira sur son Livre d'or le nom de ces deux êtres d'élite : esclaves du devoir, ils se sont donnés, corps et âme, au culte de la Science dont ils ont été les nobles et dévoués serviteurs.

P^r MAURICE LETULLE

PRESSE MÉDICALE, n° 96,
30 novembre 1927.

II

Nos lecteurs n'apprendront pas sans peine la mort de la vénérable M^{me} Dejerine. De bonne heure, celle qui devait, si dignement, porter le nom d'un des plus illustres neurologistes de notre époque, faisait ses preuves. Elle avait été la première femme nommée à l'internat (1887). Quelques années plus tard, elle soutenait, sur les *Paralysies radiculaires du plexus brachial*, une thèse restée classique. Devenue la femme du P^r Dejerine, elle l'avait aidé dans toutes ses recherches, multipliant les coupes, dessinant les préparations, établissant les schémas, contribuant, de toute son énergie, au succès de l'œuvre grandiose qu'il avait entreprise. C'est grâce à elle, c'est grâce à sa collaboration qu'il a pu édifier ce monument impérissable qui s'appelle l'*Anatomie des centres nerveux* (1893). Elle avait aussi pris une part importante, encore que discrète, à l'élaboration de la *Séméiologie des affections du système nerveux* (1914). Depuis lors, son activité ne s'était pas ralentie. Elle avait publié, dans les Revues spéciales, de nombreux mémoires que marquaient une forte érudition, un goût singulier de l'analyse fine, un souci extrême de précision. Pour honorer la mémoire de son mari, elle avait créé, à la Société de Neurologie, un *Fonds Dejerine*, et installé, à la Faculté de médecine, un laboratoire dont elle avait confié la direction à Jumentié, et où tous les neurologistes étaient certains de recevoir le meilleur accueil. Tant de labeur n'avait

pu passer inaperçu. En 1915, la Société de Neurologie l'appelait à présider ses séances. Il y a quelques années, la Société de Biologie l'avait, à l'unanimité, nommée membre titulaire. Elle était officier de la Légion d'honneur.

Femme de tête, M^{me} Dejerine était aussi une femme de cœur. Elle était, pour les élèves de son mari, la *bonne patronne*, toujours prête à les encourager, à diriger leurs travaux, à partager de leur vie les joies et surtout les peines. De tous ceux qui ont été reçus chez elle, aucun qui ne lui ait voué un culte, aucun qui ne parlât d'elle avec une secrète et tendre émotion, faite d'affection, de respect et de reconnaissance. Aux années de guerre, cette Française d'adoption avait pris la direction, aux Invalides, du service réservé aux grands blessés nerveux. Combien de fois, maternellement, ne s'est-elle pas penchée sur leurs affreuses plaies ! Dans combien de circonstances n'a-t-elle pas remonté les courages défaillants ! Et n'était-elle pas bien qualifiée pour parler à des braves, celle qui jadis, au péril de sa vie, avait sauvé deux existences en se jetant à l'eau, tout habillée, et à laquelle, pour récompense de son magnifique exploit, avait été décernée la grande médaille de sauvetage ?

Lorsque sa santé a commencé à s'altérer, elle n'en a pas moins continué sa tâche, comme si l'avenir lui appartenait, cachant ses souffrances, souriant à la douleur, qu'elle avait déjà si souvent rencontrée sur son chemin. Comment ne pas s'incliner très bas devant la dépouille de cette noble femme ? Comment ne pas saluer une dernière fois sa chère et douce mémoire ? Comment ne pas dire à ses enfants, M. et M^{me} Sorel-Dejerine, qu'il est aussi le nôtre, ce deuil que leurs existences unies ne cesseront plus de porter ?

D^r BABONNEIX

III

*Sans doute il est trop tard pour parler d'elle,
Depuis qu'elle n'est plus, quinze jours sont passés...*

a dit amèrement Musset. Il y a plus de quinze jours que M^{me} Dejerine nous a quittés : mais il n'est pas trop tard pour parler d'elle. La valeur d'un disparu se mesure à la durée des regrets sincères qui l'accompagnent, et le souvenir ému de cette femme de grande intelligence et de grand cœur durera autant que leur vie chez tous ceux qui ont eu le privilège de la connaître.

Elle était née à San-Francisco, et son origine américaine explique sans doute en partie l'esprit d'« efficacité » dont elle donna tant de preuves. Elle appartenait à une famille nombreuse qui fut entourée des soins les plus vigilants par une mère admirable, si bien que presque tous les membres de cette famille se distinguèrent, dans les genres les plus divers : une de ses sœurs devint peintre de talent, une seconde, musicienne de valeur ; une autre enfin fut la première femme qui conquit en Sorbonne le grade de docteur ès sciences mathématiques.

Remarquablement douée elle-même, la future M^{me} Dejerine poursuivit à Lausanne d'excellentes études secondaires. Celles-ci une fois terminées, elle vint à Paris, en

1877, avec toute sa famille, pour commencer sa médecine. A cette époque les études de l'enseignement supérieur n'étaient ouvertes aux femmes que depuis peu : les étudiantes étaient assez mal vues de leurs condisciples masculins, qui parfois leur manquaient un peu de courtoisie. Dans l'éloge qu'elle écrivit pour le Centenaire de Vulpian, M^{me} Dejerine a raconté d'une façon charmante comment celui-ci, alors doyen de la Faculté, s'efforça de la dissuader de ses projets et quelles minutieuses recommandations il lui fit, la voyant ferme dans son dessein, pour que fût évitée toute occasion de scandale. Les concours de l'Assistance publique, externat et internat, étaient fermés aux femmes. Mais le grand mouvement d'opinion qui régnait alors dans les sphères politiques en faveur de l'émancipation féminine allait faire tomber ces barrières injustes : en 1882, le concours d'externat fut ouvert aux étudiantes et M^{lle} Klumpke y réussit d'emblée. Pour l'internat, ce fut bien autre chose encore ! L'administration ne céda, en 1885, qu'à la volonté formelle du Préfet de la Seine. Toutes les autorités médicales, Doyen, médecins, chirurgiens, anciens internes, avaient donné un avis défavorable... Autorisée à se présenter, M^{lle} Klumpke devint interne provisoire en 1885 et titulaire en 1886. Elle avait, aux deux concours, obtenu les plus fortes notes de l'écrit. Il n'est guère de plus bel exemple de volonté et d'énergie.

Au cours de ses études, M^{lle} Klumpke avait été l'élève d'Empis, de Hardy, de Vulpian. Ce fut chez ce dernier maître qu'elle fit la connaissance de Dejerine. Une vive sympathie ne tarda pas à les unir : mais, dans sa grande honnêteté, Dejerine ne voulut point se marier avant de pouvoir offrir à sa fiancée une situation digne d'elle. Aussi leur mariage ne fut-il célébré qu'en 1888.

A dater de ce moment, dans la pensée de ceux qui les ont connus et aimés, il est impossible de séparer M. et

M^{me} Dejerine. Ils ne formaient qu'une seule âme. Les élèves du patron tenaient à grand honneur d'être aussi ceux de la « patronne ». C'est à tous deux que nous devons tous une dette de reconnaissance : pour ceux qui, comme moi-même, furent pour les Dejerine des élèves d'adoption, cette dette est plus lourde encore.

Le caractère sérieux de M^{me} Dejerine, son éducation médicale, faite aux côtés de Vulpian et de Dejerine, l'avaient orientée de bonne heure vers la science un peu austère de l'anatomie normale et pathologique du système nerveux. Dès 1885, elle avait isolé le type de paralysie radiculaire inférieure qui porte son nom. Sa thèse, de 1889, est un véritable monument consacré aux polynévrites. Les deux gros volumes d'*Anatomie du système nerveux*, un des travaux de fond qui honorent le plus la science française, fut l'œuvre commune des Dejerine et nul ne poussa jamais plus avant la méthode anatomo-clinique. Malgré une extrême modestie qui la poussait à s'effacer sans cesse, M^{me} Dejerine avait acquis, comme anatomiste, une réputation mondiale. Les honneurs lui vinrent sans qu'elle les eût cherchés. Chevalier de la Légion d'honneur en 1913, elle devint officier en 1921. Elle présida la Société de Neurologie et, si le destin l'avait laissée vivre quelque peu davantage, l'Académie de Médecine se fût honorée en l'accueillant.

La science doit donc beaucoup à M^{me} Dejerine, et cependant nulle ne ressembla moins à une « femme savante ». Sa simplicité et son charme étaient incomparables. Elle sut créer autour d'elle le foyer le plus rayonnant où tous les élèves des Dejerine étaient reçus comme les enfants d'une famille unie. Ce fut la plus tendre et la plus attentive des mères et elle eut le bonheur de devenir la meilleure des grand'mères. Comment ne pas aimer la photographie ci-jointe, où on la sent si heureuse et fière de tenir sa petite-fille dans ses bras ?

Quand la grande guerre éclata, M^{me} Dejerine se dévoua sans compter, aux côtés de son mari, pour remplacer les absents. En 1917 la mort du P^r Dejerine la frappa du coup le plus cruel, sans entamer toutefois son énergie ni son activité bienfaisantes. Elle dirigea aux Invalides le service des grands paraplégiques de guerre et continua de s'intéresser passionnément aux choses de la Neurologie. Et cet intérêt se traduisit par des actes généreux, discrètement accomplis. Assistée de sa fille, M^{me} Sorrel-Dejerine, et de son gendre le D^r Sorrel, chirurgien des hôpitaux, elle installa elle-même à la Faculté de médecine la Fondation Dejerine, dont le laboratoire et le musée rendent journellement tant de services. Elle institua à la Société de Neurologie le fonds Dejerine, pour aider à l'éclosion de travaux originaux. Puisse-t-il en naître beaucoup qui soient dignes des Dejerine !

D^r A. BAUDOUIN

PARIS MÉDICAL, n^o 5,
4 février 1928.

IV

DANS la *Revue Tchéco-slovaque de Neurologie et de Psychiatrie* de février 1928, le P^r Haskovec de Prague, qui fut un élève des Dejerine, rappela en termes émouvants, — en s'inspirant de l'éloge du P^r Roussy — tout ce qui caractérisait la haute personnalité de M^{me} Dejerine où étaient alliées d'une façon si parfaite des qualités intellectuelles de premier ordre à une sensibilité du cœur et une bonté profondes. Il évoqua sa collaboration intime dans l'œuvre commune, et l'union scientifique et morale de ce foyer vraiment unique autour duquel parents, élèves, amis sentaient la chaude atmosphère d'un bonheur parfait.

V

Nous venons d'apprendre avec une grande peine la nouvelle de la mort de M^{me} Dejerine. Nous savions que depuis plusieurs mois elle était gravement malade, mais jusqu'aux vacances dernières elle avait tenu à assister régulièrement aux séances de la Société de Neurologie. Le regard vif, suivant avec attention les discussions, accueillant d'un sourire aimable et bienveillant tous ceux qui, en rentrant dans la salle, se faisaient un devoir d'aller la saluer, à peine un peu pâlie sous sa couronne de cheveux blancs M^{me} Dejerine était l'objet d'une véritable vénération dans cette Société dont elle était l'une de ses gloires et à laquelle elle était fière d'appartenir.

Il est impossible d'imaginer une femme qui ait réuni plus de qualités intellectuelles et morales que M^{me} Dejerine-Klumpke, d'origine américaine, elle faisait en France ses études médicales, tandis que l'une des sœurs, élève de Rosa Bonheur, devenait un peintre estimé, et qu'une autre sœur allait se distinguer dans l'astronomie. Elle fut, en 1887, la première femme reçue à l'internat, des Hôpitaux de Paris. Elle fit en 1891, une thèse, devenue clas-

sique, sur les paralysies radiculaires du plexus brachial.

Chez Vulpian, elle connut Dejerine alors chef de clinique et avec qui elle se maria. Ainsi se constitua une association quasi-unique dans la science, une union complète de l'esprit et du cœur, qui permit « aux Dejerine » d'élaborer en commun une œuvre formidable de travail et de conscience. Pour ceux qui voyaient les résultats, il était impossible de distinguer ce qui appartenait à l'un et à l'autre. Dans les débats scientifiques, M. Dejerine apportait une ardeur et une vigueur qui lui valaient des inimitiés. Des jaloux et des malveillants affirmèrent que le meilleur de son œuvre était dû à M^{me} Dejerine. Quand on rapportait ces propos aux Dejerine, ils se regardaient en souriant doucement ou en riant franchement. Ils ne s'étaient jamais demandé eux-mêmes ce qui revenait à l'un ou à l'autre. Ils travaillaient d'une même pensée et d'un même cœur. Dans la réalisation, M^{me} Dejerine apportait sa connaissance des langues étrangères qui facilitait les recherches bibliographiques, son adresse à préparer les grandes coupes sérieuses de cerveau, sa science anatomique peut-être inégalée, son art du dessin qui savait reproduire exactement le détail des coupes et les traduire en des schémas ingénieux et clairs. Les Dejerine ont élevé leur monument avec l'*Anatomie des centres nerveux* (1893) et la *Sémiologie des affections du système nerveux* (1914). En outre, il n'est pas une thèse sortie du service de Dejerine à laquelle M^{me} Dejerine n'ait apporté sa collaboration discrète et précieuse en facilitant la reproduction des coupes et des dessins, en précisant des localisations anatomiques.

Pour les élèves de son mari, elle était vraiment la *patronne*, la bonne patronne, avec tout ce que ce terme comporte de respect, d'affection et de sentiment familial... Nous n'oublierons jamais les bonnes soirées du dimanche où les élèves étaient reçus par M^{me} Dejerine, avec une charmante

cordialité ; les jeunes externes faisaient la connaissance des anciens élèves Pagniez, Camus, André Thomas, Long, Sézary, Jumentié, Tinel, etc... Tous revenaient fidèlement et ainsi se constituait autour des Dejerine, une famille unie par un même sentiment d'affection pour le patron et la patronne, une école imprégnée du même esprit de travail et de conscience.

Neurologue complète, clinicienne, anatomo-pathologiste, M^{me} Dejerine savait être aussi la plus parfaite des maîtresses de maison. Elle était la plus tendre et la plus diligente des mères. Elle était entièrement bonne. Elle savait interroger, comprendre, conseiller, encourager. Tous, nous la vénérions.

Elle était courageuse aussi. Un jour, pendant ses vacances en Suisse, elle se jeta à l'eau et sauva deux enfants qui allaient se noyer dans un torrent. La Suisse lui décerna la grande médaille de Sauvetage.

Américaine, M^{me} Dejerine avait cet admirable sens social que possède un grand nombre de ses compatriotes. Après la mort du P^r Dejerine, elle créa à la Société de Neurologie le Fonds Dejerine destiné à faciliter les recherches neurologiques. A la Faculté de Médecine, elle organisa à ses frais, le Musée et le laboratoire de la Fondation Dejerine dont la richesse anatomique et iconographique est considérable et qui ouvre ses portes à tous les travailleurs de la neurologie.

Pendant la guerre, elle avait organisé aux Invalides un service de grands blessés nerveux auxquels elle réservait le meilleur de son temps et de son dévouement. Cette femme admirable fut présidente de la Société de Neurologie en 1915 : elle était membre titulaire de la Société de Biologie : depuis quelques années, elle était officier de la Légion d'honneur. Malgré tous ces titres, elle était simple, modeste, presque timide. Cette savante avait d'ailleurs le

culte des traditions qu'elle conciliait avec une tolérance complète pour toutes les opinions.

Sa vie fut un exemple de la plus haute portée morale.

Sa mort est une grande perte pour la Neurologie française.

« Les Dejerine » ne sont plus. Dans le cœur de leurs élèves, leur souvenir ne périra pas.

A M^{me} le D^r Sorrel-Dejerine, ancien interne des Hôpitaux de Paris, à notre ami le D^r Sorrel, chirurgien des Hôpitaux, nous adressons, en notre nom et au nom de la *Semaine des Hôpitaux*, l'assurance de notre très profonde et très affectueuse sympathie.

D^r G. HEUYER

LA SEMAINE DES HOPITAUX DE PARIS, n^o 17,
15 novembre 1927.

VI

FRENCH neurology and neurology the world over mourns the loss of a personality rich in character and in scientific achievement. Madame Dejerine, whose death occurred in November 1927, was, in the words of Professor Roussy, "one of the most beautiful and greatest figures in contemporary neurology." Her memory is enshrined among those who shared the kindness and the greatness of this personality and in the nature of her work. For the latter was performed with such thoroughness, such demand for accuracy, and opened up so much hitherto undiscovered knowledge of neurology that it must continue to bear fruit.

Mademoiselle Klumpke was born in San Francisco in 1859, one of a family of sisters who distinguished themselves in fields of art and science. She was eleven years of age when the family went to Europe, to Germany, then to Switzerland, where Mademoiselle Klumpke received her academic education. She proceeded to Paris for the opportunity to study medicine, an opportunity which was hard-won. Vulpian, later her teacher, and the one who exerted a life-long influence upon her scientific ideals and attainments, was opposed to the entrance of woman into medi-

cine. His objections were nevertheless overruled and Mademoiselle Klumpke was not only allowed, in company with a few more mature women, to avail herself of the medical course — with great precautions, to be sure, on the part of Vulpian — but step by step she won the place of first woman externe and then interne in the hospitals of Paris.

She came early into contact with Dejerine, both of them sharing the inspiration and training of Vulpian. After their marriage their work continued in closest association until his death in 1917. Madame Dejerine as a woman was distinguished by a modest self-reserve combined with a warmth and kindness of nature which made her beloved as wife and mother, as hostess and ever-ready guide and teacher to the students. At the time of her death she was engaged with Madame Sorrel-Dejerine, her daughter, and Dr. Sorrel, her son-in-law, in building up the foundation which she had established in memory of Dejerine for the Faculty of Medicine. This has taken the form of a laboratory, museum and library for the advancement of neurological study, and is now located in the building of the pathological department of the University, Gustave Roussy occupying this chair.

To set forth any adequate review of Madame Dejerine's work in neurology would be to write the entire history of modern French neurology. It began with the Dejerines in their insistence upon continual serial sectioning of whole brain material. This fundamental attitude gave rise to the partnership work on the *Anatomy of the Nervous System*, 1894, which stands as a monument to Madame Dejerine's attitude toward anatomical science in the neurological field. In this work may be found that organizing genius of her mind; its capacity for detail and its ingenuity in presentation. The anatomy of the newer researches

at this time was in a chaotic state. The nervous system of Golgi, Cajal, Forel, and His and the entire reformulations which followed upon the establishment of the neuron theory necessitated an entirely new approach and a more rigid elaboration of neural topography. This work accomplished, this and more and stands as the summit of many years of patient research. For it was as early as 1883 while still an externe in Vulpian's service that Mlle. Klumpke published two remarkable studies which have become classic, upon the relation of radicular palsies of the brachial plexus and ocular disturbances and now extensively quoted as the Klumpke type of radicular palsy of the brachial plexus.

Her thesis continued her studies of peripheral nerves which had always interested her and dealt with polyneuritis in general and the lead palsies and atrophies in particular. Then married to Dejerine, a number of studies from the pathological laboratory at the Bicêtre and then at the Salpêtrière followed. Among the most outstanding of these were those of secondary degenerations following lesions of the cortex ; the course and connections of the Ruban de Reil ; the red nucleus, aberrant fibers of the pyramidal tract, the course of the cuneus fibers in the corpus callosum.

These found a systematic presentation in the well-known anatomy of 1894, such a union of work of husband and wife as has rarely been seen. An immense number of studies followed this monumental treatise. It seemed but the beginning of a series of fertile researches with such students as André Thomas, Jumentié, Roussy, Mouzon, Foix, Landau, Long, Nageotte, Tournay, Lhermitte, Tinel, Barré, Cellier and others.

When the war came she entered the field and was active among the wounded at the Salpêtrière and later at the

Invalides. Now the care of cerebral injuries was minutely studied and the indications for surgical treatment of spinal cord injuries. The monumental work of Tinel upon peripheral nerve injuries was a continuation of her work upon the evolution of these situations.

Even the death of Prof. Dejerine in 1917 did not interrupt her work. With her daughter and Cellier at the Invalides there came forth the remarkable study of paraosteopathies of spinal paraplegias and with Regnard she described the sympathetic synesthesia of paraplegics and ocular disturbances due to lower dorsal cord lesions.

In 1920 came the establishment of the "Fondation Dejerine" which with the coöperation of Mlle. Dejerine assured to the Paris Faculty of Medicine, a laboratory, museum and library consecrated to the furtherance of neurological science. In the words of Prof. Roussy in his eulogy to Mme. Dejerine, this Foundation was created as a memory to the forty years of labor consecrated by Jules Dejerine to scientific research in neurology and to the recognition and welcome accorded in France in a period when feminism was so decried, to the six children of John Gerard Klumpke and of Dorothea Matilda Tolle, his wife of San Francisco, who found important facilities for advanced educational work in France in the Faculty of Medicine, of Sciences, the Beaux Arts and the National Conservatory of Music.

I cannot forgoe the mention of one incident in her career, also mentioned by Roussy in his *éloge*. I had the rare privilege of visiting the Dejerines in their summer home near Berne. The swiftly flowing river Aar was at their door. A young woman not able to swim had ventured in and was about to drown when Dejerine, a strong powerful man, endeavored to save her. He, too; was threatened with drowning and Mme. Dejerine threw herself into the water,

all clothed and rescued both of them. Anyone who saw, as I saw many years later, the seething foaming stream could realize the courage and capacity of this remarkable woman and could well understand the stamina that has given so much to neurology not only in France but to the world.

With us in this country one can point with pride to many whose work has been of outstanding value from their contacts with the Dejerine example. Spiller of Philadelphia is among the earliest of the Dejerine pupils; Adolf Meyer of Baltimore another.

D^r SMITH ELY JELLIFFE

BULLETIN OF THE NEW YORK
ACADEMY OF MEDICIN,
n° 5, mai 1928.

VII

AVEC M^{me} *Dejerine-Klumpke* disparaît une des figures les plus intéressantes de la médecine contemporaine ; elle n'était guère connue du grand public, la branche des sciences sur laquelle elle a porté ses efforts n'étant pas de celles qui attirent beaucoup l'attention générale, et dans les milieux médicaux sa modestie la retenait de se mettre au premier rang auquel cependant elle avait droit ; il est juste que la neurologie, devant cette tombe prématurément fermée, dise à présent son admiration et sa reconnaissance. Le meilleur hommage qu'on puisse lui rendre est celui de la vérité, à la fois très simple et très belle.

Un jour — il n'y a pas bien longtemps, était-ce un presentiment ? — M^{me} *Dejerine* a retracé en quelques pages, pour sa famille, sa vie laborieuse ; elle voulait y montrer ce qu'elle devait à ceux qui l'avaient aidée dans sa carrière. Qu'on y ajoute ce que savent d'elle ses amis et ses disciples, et ainsi s'explique cette existence admirable à tous points de vue et l'émotion attristée qu'a produite la nouvelle de sa fin.

Maintes fois déjà, à l'occasion d'une biographie, on a mis en relief la part que peut avoir, dans la genèse d'une

personnalité exceptionnelle, l'influence d'une mère qui sait développer en même temps chez ses enfants l'intelligence et les qualités morales. Quel plus bel exemple que celui de M^{me} *John-Gérard Klumpke* quittant en 1871 San Francisco pour l'Europe, avec ses six enfants, étant pour eux tous un modèle de courage et de confiance dans l'avenir. Quand sa tâche fut achevée, son fils était un ingénieur distingué ; ses cinq filles également douées, devenaient l'une artiste peintre, élève et amie de *Rosa Bonheur*, une autre astronome, docteur ès sciences en Sorbonne, deux autres musiciennes remarquables ; enfin M^{lle} *Augusta Klumpke* avait fait de brillantes études médicales. Malgré les difficultés, rien ne leur avait manqué, ni les conseils judicieux d'une mère vigilante, ni les leçons d'excellents maîtres. Pour celle qui se destinait à la médecine une préparation peu usuelle explique pourquoi, plus tard, elle étonnait et charmait par l'étendue de ses connaissances. Elle avait débuté par deux ans de pensionnat en Allemagne, puis à Lausanne elle prépara et passa le baccalauréat ès lettres, qu'elle compléta par des études de sciences ; quand elle arriva avec toute sa famille à Paris, en 1877, elle avait donc une forte culture classique, elle parlait trois langues modernes, elle avait déjà suivi des laboratoires de chimie et d'histoire naturelle.

Au cours des premières années de médecine, elle fréquente aussi la Sorbonne et le Museum, élève de *Wurtz*, de *Frémy*, le Collège de France où enseigne *Ranvier*. Elle ne se contente pas des hôpitaux où elle fait des stages réglementaires de médecine et chirurgie ; elle va aussi entendre *Charcot* à la Salpêtrière, *Magnan* à Sainte-Anne, à Saint-Louis *Besnier* et *Lailier*. En 1880, elle entre dans le service du P^r *Hardy* à la Charité. Elle y trouvait un chef de clinique M. *Dejerine*, dont elle devait devenir la compagne huit ans plus tard et un brillant agrégé, *Landouzy* qui resta

leur ami fidèle dans les bons et les mauvais jours. Quand ils évoquaient cette époque qui décida de leur avenir, ils y retrouvaient leur enthousiasme pour la science, le labeur acharné et la collaboration affectueuse. La médecine était vibrante alors ; tandis que d'un côté *Pasteur* ouvrait une large voie à la recherche des processus infectieux, d'autre part, en neurologie notamment, la clinique, contrôlée par l'anatomie pathologique et l'expérimentation, sortait de leur gangue des matériaux solides, désormais utilisables. *Vulpian* était au point culminant de sa carrière ; *Dejerine*, un de ses élèves préférés, lui présenta M^{lle} *Klumpke* qui passa deux ans dans son service hospitalier et travailla dans son laboratoire. Un mémoire sur *les paralysies du plexus brachial* (1885) la fit connaître ; elle y établissait cliniquement et expérimentalement le mécanisme des troubles oculo-pupillaires qui s'observent quand la 1^{re} racine dorsale est lésée ; son nom resta ainsi attaché à une forme clinique : la paralysie radiculaire inférieure du plexus brachial type *Klumpke*, mise en opposition avec la paralysie radiculaire supérieure type *Duchenne-Erb*.

Cette époque de sa vie fut troublée par la lutte pour l'internat des hôpitaux ; non pas qu'elle n'y fût préparée mieux que tout autre candidat, mais parce que la barrière des concours qui ne s'était levée qu'à grande peine pour les étudiantes qui ambitionnaient l'externat leur était encore fermée pour l'internat. Cette innovation avait des adversaires puissants ; le doyen de la Faculté, *Vulpian*, malgré son affection pour son élève si méritante, y était opposé. Le ministre *Paul Bert*, décidé à relever l'éducation des femmes à tous les degrés, décréta leur admission à cette seconde étape des concours des hôpitaux. M^{lle} *Klumpke* fut interne provisoire en 1885, titulaire en 1886 ; aujourd'hui qu'est admise l'égalité complète des deux sexes dans les carrières scientifiques, on a peine à se représenter ce qui

fut alors presque une révolution. Celle qui en fut malgré elle le personnage principal en racontait un jour les péripéties, mais avec sa bonté coutumière n'en retenait que les encouragements reçus et la bonne amitié, témoignée par des camarades qui avaient été ses concurrents et parfois ses adversaires. Elle passa sa première année d'internat à l'Hôpital Lourcine, depuis Hôpital Broca, alors affecté aux maladies vénériennes, la deuxième année chez son maître et ami *Landouzy* ; puis elle abandonna les deux dernières années d'internat qu'elle pouvait encore faire, se maria et passa sa thèse de doctorat. Le titre en était : *Des polynévrites en général et des paralysies et atrophies saturnines en particulier* (1888). Les matériaux avaient été recueillis dans le service de *Vulpian* et dans celui de M. *Dejerine* qui commençait sa carrière de chef de service à Bicêtre. Sujet plein d'actualité ; la lutte était vive, violente même parfois, entre ceux qui refusaient aux nerfs périphériques une pathologie indépendante des lésions de leurs centres trophiques et ceux qui apportaient de cette indépendance des preuves cliniques et anatomiques, preuves qui exigeaient une technique minutieuse et de longue haleine. Cette thèse qui fut récompensée par la Faculté de Paris et par l'Académie des Sciences, est lue encore aujourd'hui avec profit ; elle marque une étape et reste remplie de documents utiles.

Et le travail continua, en une collaboration que la mort seule devait interrompre après 29 ans d'efforts communs ; lui médecin des hôpitaux, déjà connu par des travaux importants, professeur, dont les leçons étaient suivies par des auditeurs toujours plus nombreux, elle, riche d'une culture scientifique admirable. *Vulpian* venait de mourir ; ses disciples restèrent fidèles à sa doctrine : la méthode anatomo-clinique, l'étude du malade, la recherche de la lésion. Pour cela une condition préalable s'imposait : donner aux inves-

tigations anatomiques une base solide en rassemblant les connaissances nouvelles sur la structure du système nerveux, matériaux épars qu'il fallait colliger et vérifier avec précision et méthode. Les récents travaux de *Golgi* et de *Cajal* éclairaient d'un jour nouveau les connexions des prolongements des cellules nerveuses et la théorie du neurone. Des techniques plus perfectionnées — inclusion à la celloïdine, microtomes de grandes dimensions, coloration de la myéline par les procédés de *Weigert* et de *Marchi* — permettaient d'intensifier l'usage des coupes sériées dont après *Stilling* M. et M^{me} *Dejerine* montraient la nécessité pour la connaissance de l'anatomie normale et pathologique de l'encéphale. Grâce à elles plusieurs méthodes pouvaient ainsi rivaliser pour débrouiller des connexions jusque-là problématiques entre les divers secteurs de l'axe cérébro-spinal. Les dégénérescences wallériennes prenaient une importance inespérée, cependant que les disciples de *Gudden*, notamment *Forel* et *von Monakow*, étudiaient les atrophies secondaires cellulipètes après une interruption expérimentale ou pathologique, et que *Flechsig* différenciait les faisceaux par l'époque de leur myélinisation au cours du développement. Les documents fournis par l'anatomie comparée, la tératologie se joignaient à cet ensemble de notions nouvelles.

Le premier volume de cette *Anatomie des Centres Nerveux* parut en 1895 ; il consacra et porta au loin la réputation de M. et M^{me} *Dejerine* ; leurs élèves et leurs intimes savaient ce qu'en avait été la préparation, l'ampleur des matériaux personnels utilisés, la vérification scrupuleuse des faits énoncés, l'étendue des recherches bibliographiques. Le second volume était déjà sur le chantier, élaboré avec les mêmes soins ; précédé par une série de mémoires sur les *dégénérescences secondaires consécutives aux lésions de la corticalité cérébrale*, sur les *connexions du ruban de Reil*,

du noyau rouge, etc. (1895-1897), il fut publié en 1901.

La renommée était venue ; M. *Dejerine* avait quitté le vieil hospice de Bicêtre pour la Salpêtrière, plus riche encore en ressources cliniques ; les médecins de la province et de l'étranger y venaient entendre les cours, suivre l'enseignement à la consultation, la visite dans les salles de malades ; ceux qui restaient longtemps participaient aux travaux du laboratoire ; les externes, les internes des hôpitaux recherchaient avec empressement une place dans ce service d'un intérêt si puissant.

Tous savaient qu'ils y trouveraient une double direction, M. *Dejerine* et sa fidèle collaboratrice, l'un et l'autre bons et bienveillants, travaillant dans une union parfaite, M^{me} *Dejerine*, avec un tact remarquable, avait organisé sa part de travail d'une façon qui correspondait à la fois à son altruisme et à son besoin d'activité. N'ayant plus de fonction officielle, elle venait moins souvent à l'hôpital, mais de près ou de loin, elle suivait tous les travaux en cours ; pour les séries anatomiques, elle donnait des conseils précieux ; pour un mémoire, une thèse elle joignait ses avis à ceux du chef, et quand la publication approchait, c'était chez elle, à sa table de travail que les coupes histologiques étaient revues dans les moindres détails. Sa vaste érudition, son ingéniosité toujours en éveil, son talent de dessinateur, ont laissé des souvenirs ineffaçables à ceux qui ont eu le privilège de travailler sous sa direction. Aucune minute perdue en propos oiseux ; entraînée depuis son enfance au travail méthodique elle savait le prix du temps. Le gros effort qu'elle demandait à autrui était inférieur à celui qu'elle s'imposait à elle-même, et une besogne qui aurait été ardue en d'autres circonstances paraissait facile, présentée qu'elle était avec amabilité, indulgence et bonne humeur.

A cette époque, jusqu'en 1914, les publications dans lesquelles on retrouve sa signature, sont relativement peu



CLINIQUE DES MALADIES DU SYSTÈME NERVEUX - HOSPICE DE LA SALPÊTRIÈRE 1912.
Professeur et Mme J. DEJBRINE ; TINEL, Chef de Clinique ; JOUENÉ, Chef de Clinique Adjoint ; CAULLÉ, HEUYER, QUÉREY et

nombreuses : *fibres aberrantes de la voie pédonculaire, faisceau pyramidal direct, dégénération du cordon antérieur de la moelle, colonnes cellulaires des cornes antérieures, localisations motrices spinales, fibres irido-dilatatrices d'origine spinale*, etc. Elle participa aux travaux sur l'*aphasie* lorsque cette question eut un regain d'actualité ; elle prépara les planches anatomiques que M. *Dejerine* ajouta à la seconde édition de la *Sémiologie des affections du système nerveux*. Elle était l'animatrice, et ce rôle lui plaisait infiniment. C'était la vie heureuse dans le travail, avec les doubles joies de la science et de la famille, dans cet appartement du B^d Saint-Germain où tant de visiteurs ont reçu l'hospitalité la plus cordiale et où les élèves étaient accueillis si affectueusement. Il semblait que les années allaient suivre ainsi leur cours facile, apportant chacune leur tâche bientôt couronnée par le succès, sans aucun souci pour l'avenir...

La guerre éclata. Elle a causé beaucoup de tristesse et de souffrances ; elle a révélé les âmes bien trempées. Dès les premiers jours, M^{me} *Dejerine* donna la mesure de son énergie ; après avoir accompagné en Belgique un groupe d'infirmières de la Croix Rouge, elle vint à la Salpêtrière assumer les fonctions du chef de clinique *Pélissier*, mobilisé et qui devait, hélas, tomber peu après. Le service était dur : la jeunesse était aux armées ; la clinique *Charcot* devait continuer à soigner les civils en faisant une place de plus en plus large aux blessés du système nerveux.

Parmi les nouveaux problèmes qui se posaient, M. et M^{me} *Dejerine* vouèrent une attention toute spéciale aux *plaies des nerfs*. C'est M^{me} *Dejerine* qui prouva que certaines formes douloureuses et déconcertantes que l'on croyait être une nouveauté avaient été décrites par *Weir-Mitchell* au cours de la guerre de Sécession, et on leur rendit le nom de *causalgies* créé par cet auteur. Dans les formes usuelles, la différenciation entre le *syndrome de compression*

et le *syndrome d'interruption du nerf* était déjà importante au point de vue de la thérapeutique chirurgicale. Mais ce qui l'était encore plus, c'était le pronostic, c'est-à-dire le *syndrome de restauration*. Associant le laboratoire à la clinique, M^{me} Dejerine prépara et examina des tronçons de nerfs réséqués ; ses études d'autrefois recommençaient avec de nouveaux problèmes sur une nouvelle base. De ces travaux sortirent toute une série de notes présentées à la Société de Neurologie de Paris, dont elle était alors la présidente et dont elle dirigeait les travaux avec autorité. D'autres sujets l'attirèrent aussi *l'état des réflexes dans les sections de la moelle, les localisations intratronculaires, la topographie cranio-cérébrale* pour laquelle elle établit avec Landau et avec Jumentié des graphiques d'une exactitude rigoureuse.

Mais l'horizon s'assombrit encore ; la santé de M. Dejerine était gravement atteinte, il dut abandonner son service en 1916 et mourut le 26 février 1917. La douleur de sa compagne fut grande ; son courage n'en fut pas abattu ; restée seule à porter le nom dont elle était fière, elle décida de continuer la tâche qui jusqu'alors avait été réalisée en commun. Elle fit ses adieux à la Salpêtrière, à la clinique Charcot ; le Ministère de la Guerre lui demandait de prendre la direction d'un service de grands blessés paraplégiques que l'on créait aux Invalides. Ses élèves André-Thomas et Ceillier y furent nommés avec elle ; le premier y rassembla les matériaux d'un important travail sur le *Réflexe pilomoteur et les fonctions du sympathique* ; avec Ceillier elle attira l'attention sur les *para-ostéo-arthropathies des paraplégiques* par lésion médullaire, trouble trophique singulier dont elle rechercha la pathogénie. Aux malheureuses épaves de la guerre, soignées dans cet hôpital, elle prodiguait des soins attentifs, appliquant son savoir et son esprit inventif à adoucir leurs souffrances et le sentiment

de la déchéance progressive. Quant elle fut promue Officier de la Légion d'Honneur — le grade de Chevalier lui avait été conféré en 1913 pour ses titres scientifiques — dans une petite salle du vieil Hôtel des Invalides, les blessés qui survivaient encore lui en remirent les insignes. D'autre part elle était membre de la Commission d'appareillage et de rééducation fonctionnelle pour les mutilés réformés.

La guerre finie, un autre projet l'occupa dont elle exposait à sa famille et à ses intimes l'utilité et l'organisation : remettre à la Faculté de Paris les collections qui rappelaient ce qu'avec son mari et leurs élèves elle avait apporté à la neurologie : coupes anatomiques, photographies, documents bibliographiques. Le culte du passé ne devait pas faire oublier les recherches futures ; à la fois musée et laboratoire, la Fondation *Dejerine*, généreusement dotée d'un fonds inaliénable, fonctionne depuis 1920. Donnant elle-même l'exemple, M^{me} *Dejerine* y a déployé une activité sans cesse accrue et portant sur les sujets les plus variés : photographies de nouvelles séries de coupes du cerveau normal, études d'embryons humains pour mieux expliquer les dysgénésies envoyées par des services d'obstétrique et de pédiatrie, investigations anatomo-cliniques sur de nombreuses tumeurs du cerveau et de la moelle, préparation de thèses ; parmi ces thèses l'une d'elles a été suivie avec une attention émue par M^{me} *Dejerine*, celle que sa fille, M^{me} *Sorrel-Dejerine*, au sortir de l'internat, a publiée sur les Paraplégies pottiques.

Elle paraissait infatigable. Réalisant la parole de Littré : « Celui qui veut faire un emploi sérieux de la vie doit toujours agir comme s'il devait vivre longuement et se régler comme s'il lui fallait mourir prochainement ». Elle voyait sans cesse de nouveaux buts à atteindre ; elle parlait avec sérénité de ce qu'il faudrait faire « après elle ». Elle est arrivée trop tôt à l'échéance fatale. Une première atteinte du

mal qui devait l'emporter l'arrêta quelque temps ; elle reprit bientôt le travail, les projets qu'elle faisait pour elle-même et pour les autres. Quelquefois ses forces la trahissaient ; au Centenaire de *Vulpian* elle ne put lire elle-même le discours qu'elle avait préparé en hommage à la mémoire de son maître vénéré. Au Thalgut où elle alla en été pour se reposer, disait-elle, son ami notre collègue *Dubois* l'a vue dictant des notices pour la Fondation *Dejerine*. Elle rentra à Paris pour mourir peu après, le 5 novembre dernier.

Elle laisse l'exemple magnifique d'une vie consacrée à la Science. Elle avait des dons exceptionnels : intelligence claire et rapide, ingéniosité, mémoire impeccable, habileté manuelle, qui expliquent l'ampleur et l'harmonie de son œuvre, mais elle n'en tirait aucune vanité et insistait surtout sur la nécessité de la méthode et de la persévération dans l'effort. Pendant longtemps elle n'a voulu être que la collaboratrice de son mari, et ce n'est qu'à la mort de celui-ci que reprenant le flambeau tombé à terre, elle est devenue à son tour chef d'école.

Sa bonté allait à tous, aux malades et aux infirmières de l'hôpital ; aux élèves dont elle suivait les travaux et encourageait les débuts dans la pratique médicale. Son « home » accueillant à tous, l'était encore plus pour nos compatriotes. M. *Dejerine* se rappelait son enfance et ses premières études scientifiques à Genève, M^{me} *Dejerine* les années de jeunesse à Clarens et à Lausanne ; dès le début de leur union, ils allèrent passer leurs vacances au Thalgut et depuis lors restèrent fidèles aux bords de l'Aar ; le petit chalet bernois devint leur propriété et dans la contrée ils eurent de nombreux amis. Ils suivaient avec intérêt les travaux neurologiques en Suisse, ils connaissaient dans leurs moindres détails les études anatomiques d'*Auguste Forrel*, l'œuvre de *v. Monakow* ; *Paul Dubois* était un camarade

d'enfance de *Dejerine* qui tint à écrire la préface de son livre sur les Psychonévroses.

Quand en souvenir de leur mari et père, M^{me} *Dejerine* et sa fille donnèrent à la Société de Neurologie de Paris un Fonds de recherches neurologiques qui devait subventionner des travaux anatomo-cliniques ou d'expérimentation, une pensée affectueuse les porta à faire une donation semblable à la Société Suisse de Neurologie. M^{me} *Dejerine* collabora au règlement par de judicieux conseils et suivit avec intérêt les publications de ce Fonds faites par *Minkowski, I. Mahaim, Steck*. Celles qui viendront ensuite seront le témoignage de la vénération des neurologistes suisses pour un nom qui a illustré leur science et un rappel de la fidèle amitié qui unissait M. et M^{me} *Dejerine* à notre pays.

Dans ces Archives devaient être évoquées l'œuvre et la personnalité de M^{me} *Dejerine* ; elles ne peuvent être dissociées, l'une explique l'autre. Déjà, ceux qui de loin lisaient ses travaux, étaient impressionnés par la valeur scientifique de sa production ; pour ceux qui ont été ses élèves et ses amis, et ils sont nombreux parmi nous, un autre sentiment s'y ajoute : l'admiration pour ce caractère d'une si belle tenue morale où on trouvait réunies la modestie, la bonté, l'ardeur enthousiaste pour la vérité. Tous s'inclinent respectueusement devant la tombe de celle qui fut en même temps un savant éminent et une femme au cœur généreux.

Pr E. LONG

ARCHIVES SUISSES DE NEUROLOGIE
ET DE PSYCHIATRIE,
fascicule 1, 1928.

VIII

A Paris, le 5 novembre 1927 est morte en sa maison du boulevard Saint-Germain, à l'âge de 68 ans, Augusta Klumpke, docteur en médecine, neurologue, officier de la Légion d'honneur, veuve du P^r J. Dejerine.

D'origine anglo-américaine, sa famille compte des artistes, des savants, des personnes résidant les unes aux États-Unis d'Amérique, les autres en France :

Miss Anna Élisabeth Klumpke, artiste peintre, chevalier de la Légion d'honneur; Mrs Isaac Roberts Klumpke, astronome, docteur ès sciences; Miss Julia Klumpke, violoniste.

Mr et Mrs Cortland Dalton (Détroit, Michigan, U. S. A.); Mr et Mrs G. E. Austin (S. Francisco, Californie); Miss Catherine Matilda Austin.

Augusta Klumpke commença en 1887 son stage d'études médicales et elle fut à Paris la première étudiante qui obtint le Doctorat. Sa thèse inaugurale sur « les paralysies radiculaires du plexus brachial » est demeurée classique.

Elle est devenue ensuite la compagne d'étude et la femme du P^r Dejerine qui fut plus tard le second successeur de Charcot.

* * *

Augusta Dejerine a aidé son mari à défricher le champ fertile de la neurologie. Un collègue breton, officier aux chasseurs alpins, dans une conversation près de l'embouchure de la Rojé vers la fin de 1917 a raconté comment le maître, calme et serein « rayonnant de bonté », avait eu l'heureuse fortune et la *suprême douceur de devoir une partie de son œuvre à la collaboration de M^{me} Dejerine.*

Dejerine, qui avait succédé à Raymond au service de la Salpêtrière et le dirigea de 1911 à 1917, eut lui-même pour successeur Pierre Marie, qui prit sa retraite en 1923. Georges Guillain est le successeur de ces maîtres et c'est lui le continuateur des glorieuses traditions de l'École de Charcot.

* * *

Augusta Dejerine fut la collaboratrice assidue de son mari dans toutes ses recherches en physiopathologie nerveuse et mentale. Elle était passionnée pour l'étude. Elle savait traduire en schémas originaux les notions que son esprit scrutateur dégagait de l'examen histologique des coupes en séries ; le bistouri et le microtome lui servaient à soulever les voiles de l'inconnu.

C'est au travail des Dejerine que l'on doit de connaître l'atrophie musculaire progressive (type facio-scapulo-huméral), la névrite interstitielle hypertrophique, la claudication intermittente d'origine médullaire, les radiculites. Leur anatomie des centres nerveux est une œuvre remarquable, et leur sémiologie des maladies nerveuses a été traduite et publiée en 1906 à Turin, avec des annotations de Silva.

En 1914 a été publiée par Dejerine la dernière édition

de ce magnifique volume didactique, qui vient tout récemment d'avoir l'honneur d'une réimpression posthume chez Masson.

*
* *

La physiopathologie du système nerveux de la vie végétative et l'étude des lésions organiques (considérées dans leur évolution, leur nature, leur genèse) ont vu leur connaissance complétée et perfectionnée grâce aux recherches orientées vers le système endocrine, vers l'hypophyse, la thyroïde, les glandes sexuelles, les surrénales, le pancréas, etc., et le système chromaffine.

Dans la haute culture de la physiopathologie nerveuse et mentale, parmi les exemplaires de l'anthologie Dejerinienne se détachent :

Les méthodes pour la coupe du cerveau (rappelées par Bindo de Vecchi en même temps que celles de Brissaud et Marie, coupes à utiliser pour la thanatologie et en médecine légale) ;

L'étude de la circonvolution pariétale postérieure, qui forme un tout avec la circonvolution angulaire contrairement à l'opinion d'Edinger ;

La recherche sur cette petite partie du faisceau arqué qui se projette dans la capsule externe vers le lobe pariétal et temporal et formé de fibres courtes (bien qu'en réalité les fibres longues d'association n'y fassent pas défaut comme l'ont noté Bianchi, Banti, Brigidi, etc.) ;

La détermination de la zone visuelle à la face interne du lobe occipital, zone formée par les lèvres de la scissure calcarine (en confirmation de ce qu'avaient noté Henschen et Monakow) ;

L'aphasie optique, cécité verbale, par lésion du centre verbal optique au « pli courbe » (tenu compte du processus de revision que la critique y apporte actuellement avec les

études de P. Marie, Tamburini, Banti, Mingazzini etc.) ;

La névrite de nature toxique dans les formes pella-
greuses ;

La dégénération nerveuse des rameaux cutanés à l'entour
des décubitus dans la démence paralytique ;

Les dégénération et les nécrobioses des faisceaux de
fibres que le foyer hémorragique sépare de leurs neurones
respectifs dans la démence apoplectique ;

Les aphasies sensorielles pures, avec symptomatologie
centrale rénuite (alors que par rapport à l'intelligence, cette
symptomatologie devient grave en cas de lésion de la zone
de Wernicke) ;

La fonction vicariante de l'hémisphère droit dans la
physiopathologie du discours et de la parole ;

La prévalence des images des choses, davantage que
celles des mots dans l'idéation (bien qu'en vérité les images
verbales soient absolument nécessaires à l'idéation et au
raisonnement quand il s'agit d'idées générales, de concep-
tions à caractère d'universalité, etc.).

Deux grands courants de la physiopathologie aujourd'hui
confluent dans la neurologie. Ils ont pour source la vie de
relation et la vie végétative. Celle-ci voit sa puissance
accrue par l'histochemie cellulo-humorale du sang, du
plasma, des humeurs, des sécrétions et par leurs actions
ou fonctions synergiques et biochimiques vasculaires, sym-
pathiques, parasympathiques, angioneuroliques, sans par-
ler ici de ses rapports avec la Biologie humaine et ses
formules endocrines, entendue selon la conception que
nous a fait connaître l'œuvre de Nicolo Pende, et qui vient
d'être rappelée par Enrico Morselli dans son article « cer-
veau et intelligence », écrit à propos du petit encéphale du
grand Anatole France.

Les causes oxogènes, ou extrinsèques du processus

morbide n'en demeurent pas moins dans la pathogénèse, et elles s'y fondent en harmonie avec les notions nouvellement acquises.

On sait que le potentiel pathogène des causes externes peut se trouver si violent que parfois il l'emporte sur toute forme de résistance individuelle ; Viola a insisté sur ce point à la suite du rapport que fit Galdi sur la « Morphologie clinique » en 1912, au Congrès de Rome.

Rentrent donc dans l'étiologie, la partie intrinsèque de la constitution et d'autre part les actions lésionnelles externes, de nature physico-traumatique, ou chimico-toxiques, ou biologico-infectieuse par germes pathogènes (protophytes, protozoaires ou bien métazoaires, parasites, etc.).

Il faut encore rappeler avec Leonardo Bianchi, que de l'étude de la lésion anatomique, on remonte à la recherche de la nature, de la genèse de la maladie et l'on en suit l'évolution par l'appréciation de la relativité des signes ou phénomènes, observés pendant la vie sous leurs aspects multiformes non seulement chez les différents sujets, mais encore dans les différentes phases parcourues par la maladie, de son début à l'exitus terminal. Le tableau de la sorte est saisi dans toutes ses variations, du commencement à la période d'état, et de celle-ci à l'involution ou à l'épicrisis.

Dejerine a spécialement fait porter ses recherches sur les signes des altérations organiques et fonctionnelles du système de la vie de relation, c'est-à-dire sur les troubles de l'intelligence, de la parole, de la réflexivité, de la motilité (topographie des paralysies), de la sensibilité, particulièrement des troubles sensoriels, visuels notamment, sans parler de ses travaux sur le liquide céphalo-rachidien et les examens électro-diagnostiques. Ceux, relatifs aux signes des altérations du système de la vie végétative, ne

sont d'ailleurs pas négligeables et les troubles des fonctions autochtones circulatoires, viscérales, trophiques ont retenu son attention surtout les atrophies musculaires et leur topographie.

Mais cette intense culture, pour qu'on en reconnaisse toute la valeur, doit être considérée dans son temps et rétablie dans l'atmosphère doctrinale de ses jours et de ses œuvres ; il faut se rappeler aussi l'adage : *vetera novis augere et perficere*.

Cette union du « nouveau » à l' « ancien » ne conviendrait pas et ne serait que mélange et confusion s'il n'était procédé à l'élaboration critique et constructive du *perficere*.

En conséquence les parties caduques s'éliminent. Les parties vitales, par contre, croissent en frais rameaux du tronc primordial, ou si elles s'en détachent elles vont renaître des germes féconds parmi les sillons ouverts. De là la continuité, la croissance, le progrès de la biologie et du savoir ; de là la continuité de l'arbre de la science.

* * *

Augusta Dejerine a laissé des monographies d'une analyse exquise. Elle a institué auprès de la Société de neurologie un « Fonds Dejerine » et à la Faculté de Médecine un laboratoire spécial confié à Jumentié. Elle a présidé, au cours de l'année 1915, les séances de la Société de neurologie. Elle fit partie de la Société de biologie et compte parmi les officiers de la Légion d'honneur.

Femme intelligente et bonne elle sut encourager ses élèves dans les difficiles et laborieuses épreuves de la biologie expérimentale.

Au moment que la guerre faisait rage sur un front unique de l'Yser à la Macédoine, M^{me} Augusta Dejerine fut



MADAME DEJERINE AVEC
SA PETITE FILLE JACQUELINE

appelée à diriger l'hôpital des « Grands blessés nerveux » ; elle s'y prodigua à secourir ces grands invalides, las d'esprit et désespérés ! Ce devoir lui fut facile, elle qui avait risqué sa vie en se jetant à l'eau au secours de deux naufragés qu'elle put sauver.

La jeunesse, qui est le printemps de la vie, doit connaître la puissance d'exaltation des biographies héroïques, elle doit les comprendre et les méditer. *La Jeunesse*, a écrit Paul Claudel à Jacques Rivière, *n'est pas faite pour s'amuser, elle est faite pour l'héroïsme !*

M^{me} Dejerine, bien que souffrante dans les dernières années de sa vie, n'en continua pas moins à poursuivre, à finir sa tâche pour un lendemain qui lui faisait oublier le présent, souriante au mal dompté, et caché.

La perte a été cruelle pour ses enfants M. Sorrel et M^{me} Sorrel-Dejerine.

La douleur universelle est attestée par les condoléances de toutes parts arrivées au D^r Étienne Sorrel, illustre chirurgien des hôpitaux de Paris, à son épouse M^{me} le D^r Yvonne Dejerine et ses enfants, Jacqueline et Monique Sorrel, Jean-Claude Sorrel.

A Paris les obsèques furent suivies par une foule attristée, reconnaissante à cette femme qui aux « Invalides » avait vu sur ses blessés comme une véritable rose fleurir et surgir de leurs pansements.

Recueillis dans le silence, et présents spirituellement nous courbons le front avec ceux qui, admirateurs de son génie, se sont inclinés devant sa chère dépouille, déposée au cimetière du Père-Lachaise, et nous nous inclinons encore à la mémoire de la compagne de J. Dejerine.

Avec la France cultivée s'incline l'Italie studieuse, devant cette noble figure de beauté morale et de réelle bonté.

« Une plus grande bonté veut que d'elle émane plus de

bien » dirons-nous, paraphrasant le 67^e vers du chant XXVIII du Paradis du Dante :

Maggior bontà, vuol far maggiore salute.

Notre poète nous enseigne de la sorte que plus grande est la vraie bonté, d'autant plus salubre est le fruit qui en provient.

Et Longfellow a répondu :

The greater goodness works, the greater weal.

LUIZI CARLO MASSINI

IX

J'AI la douleur d'annoncer à la Société la mort de M^{me} Dejerine, survenue ce matin même. Elle était membre de la Société de biologie depuis quelques années seulement ; elle était la première et jusqu'à présent la seule femme qui ait fait partie de notre Société. En l'admettant au nombre de ses membres titulaires, celle-ci avait voulu marquer en quelle haute estime elle tenait sa personne, ses travaux et ses titres.

M^{me} Dejerine avait commencé à réunir ceux-ci dès le début de sa carrière médicale en franchissant une des premières, le très difficile concours de l'Internat, que jusqu'à aucune femme n'abordait. Quelques années plus tard, déjà attirée par les questions de neurologie, elle atteignait d'emblée la notoriété par un travail fondamental devenu classique, sur les paralysies radiculaires. Bientôt après, elle devenait la femme du P^r Dejerine, alors agrégé, et aussitôt commençait entre eux cette collaboration qui devait, jusqu'à la mort de Dejerine, unir leurs deux intelligences dans le plus ardent et le plus fécond des labeurs. Indépendamment des nombreux travaux de clinique neurologique auxquels elle a pris part avec son mari, M^{me} Dejerine a sur-

tout contribué à élever avec lui cette œuvre considérable, véritable monument, qu'est le *Traité d'Anatomie des centres nerveux*.

Jusqu'à la fin de sa vie, presque jusqu'à ses dernières heures, M^{me} Dejerine a conservé la passion de la science, de la recherche, du travail. Elle y avait trouvé la meilleure consolation à la douleur profonde qu'avait été pour elle la mort de son mari disparu il y a dix ans déjà. Elle n'était pas seulement une femme de haute intelligence et de magnifique énergie, elle avait aussi le plus noble caractère et un cœur généreux qu'ont bien connus tous ceux qui ont eu l'honneur de l'approcher. Elle a tenu, par deux fondations importantes à la Faculté de médecine et à la Société de neurologie, à perpétuer le nom de Dejerine et à donner aux chercheurs de demain, dans le domaine neurologique, des moyens de travail jusque-là inexistant.

Notre Société s'associe au deuil des siens et adresse à sa fille et à son gendre, le D^r Sorrel, chirurgien des hôpitaux, l'hommage de sa respectueuse et profonde sympathie.

D^r PAGNIEZ

ÉLOGE DE M^{me} DEJERINE
PRONONCÉ A LA SOCIÉTÉ DE BIOLOGIE,
séance du 5 novembre 1927.

X

To those who knew Professor and Madame Dejerine personally the passing of the latter marks the close of the life of one of the partners of a truly ideal marriage. I go back in memory some thirty years and recall an association which is almost as fresh as though it were of recent date. Professor and Madame Dejerine were hospitable to the stranger, and a glimpse of their home life on one of their charming Sunday evenings lingers in memory.

It was customary in those days for Professor Dejerine to arrive at the Salpêtrière about 10 a. m., and he was frequently accompanied by Madame Dejerine. She might visit the patients with him while he made his rounds or occupy herself in the laboratory in studying the large microscopic sections which formed the foundation of their magnificent work on the anatomy of the central nervous system. The identity of thought and purpose between husband and wife makes it impossible to separate the work of one from that of the other, and no one would desire to do so. To both, life meant labor in the advancement of the knowledge of medicine, and especially in that of the nervous system.

The gracious personality of Madame Dejerine stands out

in bold relief. By an American this might have been attributed in part to a common bond of native country, for Madame Dejerine always recalled that she had been born in California and had spent her early life there. It seems fitting that her funeral should have been held in the American Church of Paris, and yet she could not have been more truly French. It would be a mistake, however, to fail to note that her personality was presented in the same traits to all who approached her. She was interested in any one who could speak her language of medical thought, and her quick mind readily grasped all that was said, and elaborated it.

The death of the husband in 1917 was a cruel blow to the wife, but she did not falter, and she carried on her medical work until the end. The beautiful eulogy recently pronounced by Professor Roussy before the Société de Neurologie has furnished much information regarding her life. No one was better fitted than he to write this tribute, because of his close association with both Professor and Madame Dejerine.

Madame Dejerine was one of the original members and was at one time President of the Société de Neurologie. Her entrance on a medical career was beset with difficulties which would have caused a less courageous spirit to quail. She encountered rebuff from some of those to whom she was entitled to look for support, but her indomitable resolve caused her to become the first woman extern, and later intern, in the hospitals of Paris, and she led the way for others of her sex to follow. She made the acquaintance of Professor Dejerine early in her medical career, and their paths soon became closely entwined. Her paper, in 1883, on a form of brachial plexus palsy with ocular sympathetic palsy, quickly attracted attention and gave rise to the designation of Klumpke paralysis. It was followed by many

other important studies, most of which were in collaboration with her husband. In later years, she had the comfort of the assistance of her daughter, who also was a former intern of the hospitals of Paris. Her later years were devoted to the establishment of the Dejerine Foundation consisting of a laboratory, library and neurologic museum which contain much of the work of husband and wife. She and her daughter, Madame Sorrel-Dejerine, established a fund for the support of original work in neurology.

A great personality has passed from the field of French neurology. Madame Dejerine rests by the side of her husband in Père Lachaise, and on their united graves may be read an epitaph which has been wisely chosen : " Labor et gloria vita fuit, mors requies. "

D^r WILLIAM G. SPILLER

ARCHIVES OF NEUROLOGY AND PSYCHIATRY,
vol. 20, juillet 1928.

XI

L'ASSOCIATION Française des Femmes-Médecins vient de perdre ces jours derniers un de ses membres les plus illustres qui avait conquis une place éminente dans l'histoire du Féminisme et dans celle de la Neurologie Française.

Par ses titres et sa valeur scientifique, par l'ensemble de sa vie d'épouse, de mère et de savant, M^{me} le D^r Dejerine-Klumpke a témoigné qu'une femme peut concilier toutes les tâches et réaliser la vie la plus complète, quand la générosité du cœur, la fermeté du caractère et l'élan de l'enthousiasme s'allient à une intelligence vive et puissante.

M^{me} Klumpke, Américaine de naissance, venue en France avec les siens, fit toute son éducation à Paris, dans la seconde patrie qu'elle adopta plus tard définitivement par son mariage, et par son cœur. Alors que ses sœurs, également douées, se rendaient célèbres dans les sciences et dans les arts, elle-même se consacra aux études médicales. Dès ses débuts, ses maîtres apprécièrent ce cerveau exceptionnel, un travail plein de zèle et d'originalité, et quand elle affronta en 1886, le concours de l'Internat des Hôpitaux, jusque-là inaccessible aux femmes, l'opposition fut contrainte de se taire. Aux épreuves écrites, elle avait obtenu chaque fois la plus haute note donnée dans les concours. Elle fut

la première à franchir cette étape, si importante dans la vie médicale française.

M^{lle} Klumpke commença la série de ses travaux personnels par un mémoire sur une forme de paralysie radiculaire totale du plexus brachial avec troubles oculo-pupillaires, forme qui porte depuis, dans la littérature française comme dans la littérature étrangère, le nom de Paralysie radiculaire du plexus brachial, type Klumpke. Ce mémoire fut couronné par l'Académie de Médecine.

En 1888, M^{lle} Klumpke épousait un de ses collègues, le D^r Dejerine, et ainsi fut créé ce foyer heureux, cette union parfaite, qui fit éclore dans le travail en commun d'une double intelligence à la fois méthodique et créatrice, une œuvre scientifique vaste et définitive, destinée à faire école dans la Science.

Par la suite le D^r Dejerine parcourut tous les degrés successifs de la carrière la plus brillante : professeur agrégé, médecin de la Salpêtrière et enfin professeur de neurologie à la clinique Charcot, centre d'attraction pour les neurologistes du monde entier.

Au cours de ces années, M^{me} Dejerine-Klumpke fut la collaboratrice admirable de son mari, et souvent l'inspiratrice de tant de publications signées de leur double nom, indissolublement uni. Malgré sa modestie naturelle, tous ceux qui l'approchaient savaient quelle était sa part dans cette production scientifique et plus d'une fois sa valeur personnelle força l'admiration de ses pairs : la Société de Biologie, obstinément fermée aux femmes, plus tard la Société de Neurologie, s'honorèrent de l'accueillir parmi leurs membres.

Parmi les très nombreuses publications de M. et M^{me} Dejerine, il faut citer en premier lieu l'important *Traité d'Anatomie des Centres Nerveux*, publié en 1895 et 1901, ouvrage désormais classique. Dans le *Traité*, également classique,

de Séméiologie des Maladies du Système Nerveux, signé par le P^r Dejerine seul, la partie anatomique est l'œuvre de M^{me} Dejerine.

Après la mort de son mari, elle continua ses recherches avec la même foi et le même zèle, et publia de nombreux travaux sur les lésions des nerfs et de la moelle par blessures de guerre. A ces dons intellectuels remarquables s'ajoutait le rayonnement d'une âme spontanément généreuse et ardente. Elle ne fut pas seulement le centre lumineux de son foyer, l'éducatrice parfaite de son enfant, et plus tard une grand'mère adorée, mais aussi la maîtresse de maison hospitalière qui accueillit, aida et encouragea de nombreux élèves.

Des circonstances plus graves lui permirent de donner la mesure de son dévouement : en 1905 elle fut décorée de la médaille de sauvetage pour avoir, dans des conditions dramatiques, sauvé une jeune fille qui se noyait sous ses yeux. En août 1914 elle conduisit un groupe d'infirmières sur les lignes belges, puis elle se consacra aux grands blessés du système nerveux à l'Hôpital des Invalides. Ses incomparables services lui valurent la rosette d'Officier de la Légion d'Honneur et ses obsèques furent accompagnées par les délégations respectueuses de la Place de Paris et des Grands Mutilés de la Guerre.

Devant cette vie si noblement remplie les élèves, les collègues et les amis de M^{me} Dejerine-Klumpke se trouvent réunis dans des sentiments unanimes : admiration pour la grandeur de la tâche scientifique réalisée, sympathie profonde pour la femme si généreuse et si aimante.

MADAME LE D^r L. THUILLIER-LANDRY

MEDICAL WOMEN'S INTERNATIONAL JOURNAL,
n° 5, novembre 1927.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
Augusta Dejerine-Klumpke, par le D ^r André-Thomas.	1
Eloge de M ^{me} Dejerine, par le P ^r Gustave Roussy.	25
Discours prononcés aux obsèques de M ^{me} Dejerine, le 8 novembre 1927.	37
Discours du P ^r Roger, Doyen de la Faculté de Médecine.	39
Discours du P ^r Gustave Roussy, président de la Société de Neurologie.	43
Discours du D ^r André-Thomas, au nom des Anciens Elèves.	45
Articles nécrologiques consacrés à la mémoire de M ^{me} Dejerine par :	
le P ^r Letulle (extrait de la <i>Presse médicale</i> , n° 96, 30 novembre 1927).	51
le D ^r Babonneix (extrait de la <i>Gazette des Hôpitaux</i> , n° 90, 9 novembre 1927).	57
le D ^r A. Baudouin (extrait du <i>Paris médical</i> 4 février 1928 n° 5.	59
le P ^r Haskovec (de Prague). Extrait de la <i>Revue Tchécoslovaque de Neurologie et de Psychiatrie</i> , février 1928. .	63
le D ^r G. Heuyer (extrait de la <i>Semaine des Hôpitaux</i> , n° 17, 15 novembre 1927).	65
le D ^r Smith Ely Jelliffe (extrait du <i>Bulletin of the New-York Academy of Medicine</i> , n° 5, mai 1928).. . . .	69
le P ^r Edouard Long (de Genève). Extrait des <i>Archives suisses de Neurologie et de Psychiatrie</i> , fascicule I, 1928.	75

le D ^r Luizi Carlo Massini (de Gênes).	87
le D ^r Pagniez (Société de Biologie, séance du 5 novembre 1928).	95
le D ^r William Spiller (de Philadelphie). Extrait des <i>Archives of Neurology Psychiatry</i> , volume XX, juillet 1928.	97
M ^{me} le D ^r Thuillier-Landry (extrait du <i>Medical Women's International Journal</i> , n ^o 5, novembre 1927).. . . .	101

**Wellcome Library
for the History
and Understanding
of Medicine**



Riley Dunn & Wilson Ltd

EXPERT CONSERVATORS & BOOKBINDERS



